This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580232 6

MÉMOIRES
DE
SIR GEORGE WOL LAP;

Ses Voyages dans différentes parties du Monde; aventures extraordinaires qui lui arrivent; découverte de plusieurs Contrées inconnues; description des mœurs & des coutumes des Habitans.

PAR M. L. C. D.

TOME CINQUIÈME.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Pierre Duplessis

A LONDRES,
Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire,
N°. 147, New-Bond-Street.
Et se trouve à PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.
1788.

NKT

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
211226
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1900.

CHAPITRE LXXVIII.

Retour de la frégate le Brave John ; découverte d'un Isle abondante en fer ; Mœurs, Coutumes & Religion des Habitans.

1780.

DANS le mois d'Octobre, la frégate le *Brave John*, parut devant la rade de *Charles-Hire*. Notre Amiral crut qu'elle avoit une voie d'eau considérable, tant elle étoit enfoncée dans la mer; mais aucun signal n'annonçant sa détresse, nous attendîmes qu'elle fut mouillée, pour connoître la cause de la quantité d'eau qu'elle prenoit. Le Capitaine Osbrow, avoit fait un chargement complet en fer, par un hasard dont le récit est consigné dans l'extrait de son journal, que je joins ci-après. Trois cens jeunes filles de

quinze à ſeize ans, enlevées de l'Iſle des *Rochers*, rempliſſoient l'objet de ſa miſſion, & celle des deux collégues que je lui avois donnés.

Journal du Voyage du Capitaine Luke Osbrow.

Un vent Nord, quart Nord-oueſt, qui s'augmentoit de temps en temps par de fortes raffales, nous fit faire route juſqu'au milieu de Février, qu'il paſſa au Sud Sud-eſt, pour y reſter conſtamment pluſieurs jours de ſuite. Le 2 Mars, nous apperçûmes une terre que je crus reconnoître pour l'Iſle des *Rochers*, la nuit nous fit mettre en travers pour ne pas la dépaſſer; le 3 nous ne diſtinguâmes plus rien, ayant été probablement entraînés par les courans. Nous virâmes auſſi-tôt de bord pour gouverner du côté de l'Oueſt; à midi nous retrouvâmes une terre à l'horiſon, dont nous réſolûmes d'approcher; c'étoit celle que

nous avions vûe la veille. Au coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre sur sept brasses d'eau, dans le même endroit où le *Reynolds* avoit mouillé trois ans auparavant.

Dès que le jour parut, je mis pied à terre avec le Colonel *James* Springle & le père *Louis Moreno*; dix à douze cadavres desséchés, étendus sur le sable à côté d'un monceau d'ossemens, nous firent reculer quatre pas en arrière. Ils sont tous morts, s'écria le Colonel, ils auront péri de misère! Nous nous hâtâmes de nous assurer de l'état de la Colonie, en gravissant la montagne, avec l'attention de suivre la gauche, pour éviter les dangers que nous connoissions en prenant toute autre route.

Parvenus à la hauteur où étoit placée la pierre qui bouchoit l'entrée du souterrein, le père *Moreno*, qui, seul de nous trois, parloit la langue Latine, demanda à plusieurs reprises

qu'on nous ouvrît le paſſage, afin de nous introduire dans l'intérieur; l'écho répondit à ſa voix, ſans que perſonne parut au-deſſus de la pierre. Un ſilence effrayant regnoit autour de nous. Nous demeurâmes à la même place quatre heures conſécutives, tantôt déterminés à redeſcendre, & tantôt perſiſtant dans notre première réſolution de nous éclaircir du malheur qui pouvoit être arrivé à cette Colonie iſolée.

A midi, ne voyant rien paroître, le père *Moreno* recommença à demander d'une voix forte qu'on ſe rendît ànotre prière. Une tête ſe montra auſſi-tôt qui nous dit en latin: monſtres que l'enfer a vomis pour la deſtruction de l'humanité, venez-vous nous arracher un dernier ſouffle de vie? Nous reſtâmes ſtupéfaits par cette vive apoſtrophe; le Père *Moreno* prit la parole: nous ſommes envoyés par le Roi de la Nouvelle-Bretagne qui vous a fait l'honneur de vous viſiter en perſonne

il y a trois ans ; en vous laiſſant quelques ſecours, il vous en a promis de plus conſidérables, & c'eſt nous qu'il a chargés de vous les apporter. Si des ſcélérats ont pénétré juſqu'à vous, ſi quelqu'un vous a fait du mal, nous vous conſolerons, nous adoucirons vos misères. N'ayez aucune méfiance, nous ne ſommes que ſix; trois de nos ſerviteurs reſteront à votre garde, pendant que nous allons travailler à vous faire oublier les chagrins que l'on vous a cauſés, & que nous vous prierons de nous apprendre.

Le ton doux & plein de charité avec lequel notte Orateur s'étoit expliqué, fit ſans doute impreſſion ſur celui qui avoit commencé à nous invectiver : il céda à nos vœux, ſouleva la pierre, & m'introduiſit avec mes deux compagnons dans le paſſage pratiqué dans la montagne, en laiſſant en dehors les trois matelots qui eurent l'ordre de nous attendre.

. Avant d'aller plus loin, nous voulûmes ſavoir ce qui occaſionnoit l'affliction dont ils paroiſſoient tous accablés : venez, nous dirent-ils, mais préliminairement, mettez-vous dans le même état que nous : le Père *Moreno* ne voulut jamais ſe déshabiller : M. *Springle* & moi obéîmes ſans difficulté à la prière qu'on nous faiſoit, & nous engageâmes nos introducteurs à ſouffrir que notre interprête gardât ſes vêtemens.

Après avoir traverſé le ſouterrein, nous deſcendîmes dans le vallon qu'une verdure fraîche animoit : hommes & femmes fuyoient à notre approche, comme un troupeau de biches effrayées à la vûe des chaſſeurs, cherche à s'enfoncer dans les ſentiers d'une épaiſſe forêt. Nous arrivâmes dans la ville où le ſpectacle le plus attendriſſant vint frapper nos regards. Les perſonnes des deux ſexes au-deſſus de l'âge de dix-huit ans, paroiſſoient d'une

maigreur affreuse, & ressembloient à autant de squelettes vivans : celles qui étoient moins âgées jouissoient seules de la fraîcheur de la jeunesse, & nulle altération ne se montroit dans leurs attraits.

On nous conduisit processionnellement dans une église où le Père *Moreno*, sans qu'on l'y invitât, se mit à chanter un *Te Deum* auquel toute l'assemblée répondit bien dévotement, pendant que le temple se remplissoit de monde. Personne n'étant vêtu, excepté notre chantre, nous écoutâmes avec plus de distraction que les autres le discours qu'il fit à ces bonnes gens. Après leur avoir dit qu'ils devoient mettre toute leur confiance en Dieu, dont les décrets éternels leur faisoient expier les fautes commises par leurs pères, il finit par leur annoncer la fin de tous leurs maux, & par beaucoup de lieux communs débités avec emphase, il s'efforça de faire luire un

rayon d'espérance aux yeux de son auditoire consterné. Lorsqu'il fut las de parler, il quitta les marche-pieds de l'autel pour venir nous rejoindre. Trois vieillards qui le suivoient nous conduisîrent dans une maison située vis-à-vis le temple où l'un d'eux nous fit le récit suivant.

» A peine huit mois s'étoient écou-
» lés depuis la visite de l'homme
» bienfaisant, qui nous gratifia des
» choses précieuses que les bénédic-
» tions du ciel ont si bien fait prof-
» pérer dans nos plaines fertiles, qu'un
» vaisseau que nous crûmes le sien,
» parut dans l'anse où le vôtre est
» arrêté. Je craignis que le même
» accident qui avoit occasionné sa
» première relâche, ne l'eût forcé de
» nouveau à se rendre sur notre riva-
» ge. Tous nos frères furent d'avis
» d'aller à sa rencontre; je fus chargé
» de l'inviter à venir se délasser au
» milieu de nous des fatigues de son

» voyage. Je me préſentai au bord de
» la mer; ſurpris de ne point le voir
» paroître, je demandai de ſes nou-
» velles à ceux qui vinrent au-devant
» de mes pas; ils me comprirent dif-
» ficilement; cinq d'entr'eux ſe déta-
» chèrent & me ſuivirent ſans répon-
» dre à mes queſtions.

» La confiance que nous avoit inſ-
» pirée celui dont nous avions tant à
» nous louer, nous empêcha de pren-
» dre les précautions ordinaires pour
» raſſurer notre foibleſſe. Ces étran-
» gers reſtèrent une partie du jour au
» milieu de nous, en témoignant quel-
» quefois de la ſurpriſe, mais ſans rien
» laiſſer paroître du deſſein perfide
» qu'ils avoient conçu. Le lendemain
» ils revinrent au nombre de trente-
» cinq à quarante, la plûpart armés;
» nous continuâmes de leur faire l'ac-
» cueil le plus gracieux, ne nous mé-
» fiant pas du projet qu'ils venoient
» mettre à exécution.

» Tout-à-coup ils se jetèrent sur
» plusieurs de nos jeunes filles, &
» assouvirent par la violence à nos
» yeux la brutalité de leurs passions.
» Nos vieillards indignés coururent
» leur faire des représentations sur l'in-
» décence de leur conduite, ils les
» chassèrent de la maison dont ils s'é-
» toient emparés par la force, & con-
» tinuèrent à se livrer sans ménagement
» à la prostitution la plus effrénée. Plus
» de deux cens de nos femmes avoient
» été les victimes de leur incontinence,
» sans qu'ils parussent prêts à y mettre
» un terme.

» Nous souffrîmes patiemment pen-
» dant quelques jours, espérant qu'ils
» se lasseroient de faire violence à nos
» malheureuses compagnes; mais nous
» appercevant qu'en variant leurs jouis-
» sances, leur audacieuse prétention
» croissoit par l'impunité, nous réu-
» nîmes quatre à cinq cens de nos plus
» robustes enfans, à qui nous donnâ-

» mes l'ordre d'expulser ces coupables
» & vils étrangers.

» La plupart d'entr'eux avoient des
» armes, dont ils se servirent pour
» repousser brutalement le dessein
» qu'on manifesta de les chasser. Nous
» n'avions que des bâtons & des pier-
» res pour les combattre, ils massa-
» crèrent plus de cinquante de nos
» fils; la mort de leurs frères irrita
» les autres, ils fondirent en furieux
» sur leur petite troupe, qui céda le
» champ de bataille après une résistance
» meurtrière. Ils furent poursuivis jus-
» que dans le souterrein, d'où nous
» fûmes long-temps à pouvoir les met-
» tre dehors; ils nous tuèrent là
» beaucoup de monde, enfin accablés
» par le nombre, ils en sortirent; &
» furent chercher sur leur vaisseau un
» asyle, contre la fureur qui nous
» animoit si justement.

» Nous versâmes des larmes sur
» les pertes que nous venions d'es-

» fuyer, cent cinquante de nos enfans
» avoient péri, plus du double étoient
» dangereusement blessés. Nous dé-
» plorions amèrement ce malheur, lorf-
» que nous apperçûmes que ce n'étoit
» pas le seul dont nous avions été
» affligés. Une maladie affreuse, com-
» muniquée à nos femmes & à nos
» filles, par les scélérats qui avoient
» violé l'asyle de l'hospitalité, se dé-
» clara après leur départ. D'abord (*a*)
» toutes celles qui en furent attaquées,
» firent innocemment partager à leurs
» maris, l'état horrible où ces monf-
» tres les avoient mises. Nous ne con-
» noissions aucun remède pour arrêter
» la contagion qui se répandoit parmi

(*a*) Je supprime cette description, elle n'est que trop connûe en Europe. Sir *George* avoit sagement pris des précautions qui garantissoient ses sujets d'une maladie ignorée dans ses Etats. *Note de l'Editeur.*

» nous, le mal fit des progrès rapi-
» des. Le nombre des morts croiſſant
» de jour en jour, nous prîmes le
» parti de tranſporter les cadavres
» hors de cette enceinte, dans l'eſpé-
» rance que ce fléau diminueroit, en
» éloignant les corps de ceux qui en
» périſſoient les victimes.

» Cet expédient que la prudence
» nous dicta, ne fut pas ſuffiſant pour
» faire ceſſer une maladie qui nous
» étoit inconnûe; nous partageâmes
» la Colonie. Ceux ſur leſquels le
» moindre ſymptôme ſe manifeſtoit,
» furent ſans ménagement obligés de
» s'éloigner, preſque tous ſuccombè-
» rent à la malignité de cette peſte;
» en en arrêtant la cauſe, les effets diſ-
» parurent; mais la mortalité nous en-
» leva la moitié de nos pères de fa-
» mille. Réduits au petit nombre que
» vous avez vu, nous n'avons pu par-
» venir à procurer une parfaite gué-
» riſon à une partie d'entre nous, qui

» languit dans une convalefcence qui
» pourroit être longue encore ».

Je fus fenfiblement touché du défaftre dont on nous avoit fait la douloureufe peinture. Le père *Moreno* fe fit préfenter ceux & celles qui avoient réfifté au mal interne qui défoloit cette malheureufe peuplade. Le creffon & le pourpier indigènes dans cette Ifle, croiffoient fous les pas de ceux qui en ignoroient la propriété. Il en fit mêler dans toute leur nourriture, leur en indiqua le jus comme une boiffon falutaire, & goûta avant fon départ la douce confolation, d'avoir fait difparoître du milieu de nos hôtes, le fléau deftructeur dont les ravages avoient été fi funeftes.

Les volailles qui leur furent données précédemment, le maïs qu'ils avoient cultivé, répondant à leurs foins, leur offroient déjà par la confommation la récompenfe de leurs peines. Je leur remis toutes les chofes que vous leur

aviez destinées ; j'y joignis douze fusils avec une provision de poudre & de plomb, en leur enseignant l'usage qu'ils en devoient faire, si l'équipage de quelque bâtiment essayoit par la force de pénétrer chez eux pour les insulter. Ils ne surent comment témoigner la reconnoissance dont ils étoient pénétrés, pour le souvenir que vous aviez conservé de leur misère.

Le moment me parut favorable pour faire la proposition dont vous m'aviez chargé, ce fut le père *Moreno* qui prit la parole pour les sonder sur un point aussi difficile. Ils palirent à sa demande, & levèrent les yeux au ciel ; la douleur se peignit sur leurs fronts ; ce sentiment étoit trop naturel pour que je n'en conclusse pas que nous serions refusés. Cependant ils assemblèrent avant de répondre le conseil général ; nous attendîmes quel seroit le résultat de cette délibération, avec

l'inquiétude d'apprendre qu'elle feroit rejetée d'une voix unanime.

L'ordre d'être introduit dans l'affemblée, nous fut apporté par le plus âgé des membres; prenez place parmi nous, dirent ces triftes folitaires ; vous avez trop de droit pour être comptés au nombre de nos enfans, pour que nous faffions quelque différence de notre attachement pour vous, à celui que nous avons pour eux. La reconnoiffance impofe un filence rigoureux à la tendreffe paternelle. Votre Roi en nous comblant de bienfaits, defire que nous confions à fes foins trois cens de nos jeunes filles; quelque douloureux que foit ce facrifice, dès qu'il le demande, nous contractons l'obligation de le fatisfaire. Nos enfans font notre unique bien; ils font notre appui, notre confolation, notre félicité; nous priver d'une partie de ces chers objets de notre amour, c'eft retrécir notre exiftence, c'eft en circonfcrire

l'étendûe. Nous nous reproduiſons par eux, pour eux ſeuls nous avons vécu. Ils iront, guidés par vous, habiter une terre étrangère, ils ne partageront plus nos peines & nos plaiſirs; ils n'offriront plus leurs bras à notre vieilleſſe chancelante; nous mourrons loin d'eux, ſans recevoir leurs derniers embraſſemens, ſans voir couler leurs dernières larmes.

Voilà à quoi nous condamne la ſéparation cruelle qui va ſe faire parmi nous. Choiſiſſez le nombre que vous avez intention d'amener parmi celles, qui vous paroîtront les plus propres à remplir l'objet de leur deſtination. Nous vous cacherons nos pleurs, ce n'eſt qu'en ſecret que nous devons les répandre, nous ferons nos efforts pour nous contraindre. Lorſqu'elles ne ſeront plus ſous nos yeux, alors nous laiſſerons ſans témoin éclater notre douleur.

Notre orateur partagea notre atten-

driſſement, il reprit un peu de fermeté pour répondre : le Monarque éclairé, qui regne dans la Nouvelle-Bretagne, n'a pas prévu combien il vous en coûteroit pour remplir une demande qu'il a dû regarder comme avantageuſe pour vous. Entourés de hautes montagnes, qui vous ſéparent de la mer, n'ayant qu'un eſpace borné autour de vous; la multiplication de votre eſpèce, vous mettroit bientôt dans l'impoſſibilité de trouver dans les productions de la terre une nourriture ſuffiſante pour vous alimenter. La famine vous expoſe à ſouffrir un jour ſes cruels ravages; ce danger a touché le cœur magnanime de notre Souverain; il a cru que la diminution d'un nombre quelconque de vos enfans, éloigneroit l'inſtant où votre poſtérité ſe trouvera trop reſſerrée dans cet aſyle, pour y trouver une ſubſiſtance aiſée. Ses ſoins généreux veilleront au bonheur de vos filles, il les établira dans ſon

Royaume, il leur tiendra lieu de père, & vous remplacera auprès d'elles par les attentions les plus suivies. Par la suite, vous apprendrez la félicité dont elles jouissent; alors vos yeux & vos mains élevés au ciel, remercieront la providence de l'avoir conduit parmi vous, pour soulager votre prochaine infortune.

L'auditoire se leva quand le père eut fini son discours; toute la Colonie fut rassemblée autour de nous; nous fîmes notre choix. Trois cens vingt-six jeunes filles de quinze à seize ans, furent solemnellement revêtûes de trois aunes de toiles de coton, dont elles couvrirent leurs modestes appas, & passèrent sans murmurer abord du *Brave John*. Nos adieux à ces solitaires furent touchans; nous leur fîmes la promesse en nous éloignant de leur apporter dans quelque temps des nouvelles de leurs filles. Ils nous donnèrént leurs bénédictions, que

le père *Moreno* leur rendit avec usure.

La frégate mit à la voile à la fin d'Avril pour *Aprilis.* Des vents toujours contraires retardèrent notre marche, des calmes qui nous rencontrâmes ensuite, nous forcèrent de faire des retranchemens dans la boisson de l'équipage. Le grand nombre de bouches que j'avois à désaltérer, me fit sentir la nécessité de relâcher quelque part, si j'en trouvois l'occasion, pour y faire de l'eau dont nous commencions à manquer absolument. Il m'avoit été impossible à l'Isle des *Rochers* de remplir une seule pièce, par la difficulté de la retransporter sur le vaisseau. Le sort de toutes ces petites infortunées me faisoit frémir, je tremblois de ne pouvoir les conserver, si le hasard tardoit à nous montrer un lieu propre à remplir nos futailles.

Le 4 Juin le ciel exauça nos vœux, nous vîmes terre à bas bord. La joie

brilla dans tous les yeux, lorſqu'en prolongeant la côte, nous découvrîmes l'embouchure d'une belle rivière à l'entrée d'une anſe où nous jetâmes l'ancre ſur neuf braſſes d'eau. La prudence nous fit prendre des précautions; je fis armer la chaloupe, pendant que le bateau s'approchoit du rivage avec nos barriques vuides. Nous apperçûmes bientôt pluſieurs Inſulaires accourir ſur la plage, s'arrêter à une certaine diſtance, & conſidérer les bras croiſés le travail de nos gens. L'Officier qui étoit deſcendu à terre leur fit ſigne à pluſieurs repriſes de s'approcher, ils parurent héſiter quelques inſtans; celui-ci recommença à les inviter par geſte à venir plus près de lui; ils parloient entr'eux, ſans témoigner la moindre envie de nous troubler, ni le deſir de faire connoiſſance. La chaloupe & le bateau revinrent abord, où l'impatience de partager le rafraîchiſſement qu'ils ap-

portoient, suspendit nos raisonnemens sur le refus que les sauvages avoient fait de se lier avec nous.

Le lendemain il fallut recommencer la même besogne; au moment où nos chaloupes alloient toucher à la côte, les curieux de la veille reparurent en plus grand nombre; insensiblement ils s'approchèrent de plus près. L'Officier à qui j'avois remis différentes bagatelles pour les tenter, fit briller un petit miroir à leurs yeux; la réunion des rayons du soleil refléchi sur la glace, portant de loin sur eux la repercussion de sa lumière, leur fit pousser un cri d'étonnement. Ils vouloient saisir avec les doigts la clarté vacillante qui les parcouroit de la tête aux pieds, ils la poursuivirent long-temps sans l'atteindre, & regardèrent sans doute comme un grand phénomène, l'effet que produisoit à leurs vûes le moindre mouvement de la main du marinier.

Deux matelots étalèrent à quelques

pas, les petits présens qu'on leur laissoit, & qu'ils eurent soin de venir prendre; & nous rapportèrent un second chargement d'eau douce, dont une privation momentanée, nous rendoit l'usage si agréable. Pendant que nos canots revenoient, nous vîmes de loin les Insulaires, se disputer pour le partage; la possession du petit miroir dût causer une vive querelle entr'eux.

Je comptois qu'un troisième voyage le jour suivant, me procureroit une provision suffisante d'eau, pour continuer ma route, déterminé à ne former aucune liaison avec un peuple, qui paroissoit ne pas beaucoup se soucier de nous. Dans cette intention nous recommencâmes l'ouvrage. A peine nos bateaux étoient-ils en train de remplir nos pièces vuides, que quinze à seize hommes, armés d'arcs & de flèches garnis de fer, avancèrent du côté de nos chaloupes, en leur faisant

ſigne d'approcher pour les recevoir. Le Commandant du détachement, incertain de ce qu'il devoit faire, interrompit le travail, ceux-ci ſautèrent dans le bateau où ils placèrent deux petites chèvres. Alors par de nouveaux ſignes, ils lui demandèrent de les conduire abord de la frégate, où je leur fis tout l'accueil qu'on doit à des étrangers.

Un d'entr'eux qui me parut d'un rang diſtingué par les égards que les autres Inſulaires avoient pour lui, me remit les chèvres qu'il m'apportoit, auxquels il joignit un diſcours auquel je ne compris rien. Je lui offris un verre d'eau de-vie qu'il avala d'un ſeul trait, en témoignant combien elle lui paroiſſoit agréable à boire. J'avois un mouchoir blanc à la main, il me le prit, s'eſſuya le viſage & les pieds, & me le rendit ſans autre façon. Après cela en montrant une pointe éloignée de l'Iſle, il m'engagea par geſte, à

faire voile du côté qu'il me désignoit, en s'efforçant de me faire entendre que j'y verrois des chèvres & des fruits en abondance.

Je me rendis à ses desirs; la brise de terre qui s'éleva à l'approche de la nuit, nous fit prendre le large, pour doubler la pointe que nous dépassâmes pendant l'obscurité. Aux premiers rayons du jour nous la trouvâmes à stribord, formant avec un morne élevé, l'entrée d'une superbe rade, où nous louvoyâmes pendant six heures avant de gagner la côte. Nous jetâmes la sonde pour nous assurer du mouillage; dix à douze canots remplis d'hommes, dont la bizarrerie des ornemens, vint nous distraire de notre occupation, nous la fit retarder jusqu'au soir, où notre conducteur prit congé de nous, en nous faisant signe que lorsque le soleil reparoîtroit, il reviendroit nous voir.

Il fut exact à tenir sa parole, mais

je ne comprenois pas pourquoi cet homme & les gens de sa suite étoient presque nuds, tandis que tous ceux que nous appercevions autour de la frégate & sur le bord de la mer, nous paroissoient vêtus à-peu-près à la chinoise. Il nous apporta plusieurs cabrits & une grande quantité de fruits, en nous invitant à descendre avec lui sur le rivage. Je me mis dans la chaloupe avec le Colonel & le Père *Moreno* qui, pour cette fois, étoit dispensé d'être notre interprête.

Cinquante hommes armés de fusils & de sabres qui nous suivirent dans le bateau, nous parurent suffisans pour regagner la frégate, au cas que nous vinssions à nous appercevoir de quelque mouvement hostile de la part des Insulaires. A ceux qui étoient venus nous chercher, se joignirent environ deux à trois cens guerriers portans de lourdes massûes, qui écartèrent la foule qui se présentoit sur notre passage,

pour nous faire parvenir plutôt chez le Souverain du Pays.

A quatre milles du rivage, nous fîmes halte dans une espèce d'hangard : cinq à six guerriers poursuivirent leur route, & ne revinrent qu'au bout d'une grande heure, pour nous faire approcher d'une ville qui commençoit à l'extrêmité de l'avenûe qui étoit au-devant de nous. Les maisons bâties en brique avoient toutes un ou deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, & un étage en-dessous, qui étoit sous terre à douze pieds de profondeur.

On fit arrêter nos gens à l'entrée du palais, où l'on ne nous introduisit qu'avec ceux qui portoient nos présens. Rien n'égaloit l'originalité de la disposition de l'intérieur : il renfermoit un millier de petites cellules correspondantes à une salle décagône sans toît, dont chaque angle avoit une porte qui communiquoit à autant de galeries, au long desquelles des chambres sans

nombre règnoient des deux côtés. Le milieu seul étoit découvert & recevoit le jour d'en haut, seul endroit par où cette pièce pouvoit être éclairée. Un gros arbre dont le tronc s'élevoit à la hauteur de la maison, formant au-dessus de la salle un ombrage épais, y répandoit une fraîcheur dont nous jouissions, en considérant la singularité de l'édifice où nous nous trouvions.

Une femme d'une quarantaine d'années règnoit sur ce peuple. Le Roi mort depuis deux ans, lui avoit laissé les rênes du gouvernement, en attendant que ses enfans encore en bas âge fussent en état de les tenir. Du premier appartement, on nous fit passer dans une pièce dodécagône du double plus grande que la première, où cent soixante & quinze hommes rangés autour avoient à la main des armes de fer ressemblantes à un parasol fermé, qui seroit surmonté d'une longue pointe à la place d'anneau. Quatre grands

arbres occupoient le centre de cette salle : la Reine nonchalamment étendûe au milieu sur un petit trône recouvert d'un dais en fer poli, nous donna sa première audience.

Les Pages qui étoient près d'elle n'étoient pas jeunes, comme dans toutes les Cours ; il falloit avoir atteint sa quatre-vingtième année, pour avoir droit d'être admis au rang des serviteurs de la Souveraine. Nos signes lui expliquèrent nos remerciemens de l'honneur qu'elle nous faisoit, tandis que les siens nous témoignoient qu'elle étoit bien-aise de nous voir. Elle étoit vêtûe en soie, de même que tous les Grands de sa Cour ; ils avoient tous de larges ceintures d'acier, & leur langue dont nous ne pûmes rien comprendre, étoit un composé de monosillabes, dont les terminaisons sur une des cinq voyelles eussent formé des sons doux, si leur manière de parler eût été moins rapide.

De tous les préſens que nous mîmes aux pieds de la Reine, les pièces de toile de coton, & un aſſez grand miroir que j'avois fait apporter, furent les ſeuls objets qui fixèrent ſes regards. Elle nous en exprima ſa gratitude en nous donnant ſon talon à baiſer : M. *Springle* & le Père *Moreno* partagèrent le même honneur. On nous fit entendre que c'étoit une faveur dont les premiers de la Nation ne jouiſſoient qu'après avoir rendu de grands ſervices à la patrie.

Nos introducteurs nous ramenèrent dans la ſalle décagône où l'on nous ſervit ſur des plats de fer des cabritons rôtis qu'on avoit farcis de toute ſorte de petits oiſeaux, des poiſſons cuits ſur des charbons, & deux pyramides de fruits de différentes qualités. On eut pour notre troupe la même attention que pour nous, & elle fut régalée des mêmes mets. Après le repas, on brûla des parfums autour

de nous, dont nous respirâmes l'odeur suave, & l'on nous mena dans une maison voisine construite & disposée en petit comme celle de la Reine. Des galeries & des petites chambres correspondoient dans le milieu à une pièce octogône où l'on nous laissa.

Nous ne fûmes pas plutôt seuls que nous tinmes conseil sur ce que nous avions à faire. Nous fumes d'accord que mes deux collégues occuperoient avec vingt-quatre de nos gens armés la maison qu'on avoit paru nous céder, & que je retournerois avec les autres à bord de la frégate. La quantité de fer que je voyois employé par-tout, en me prouvant qu'il devoit être très-commun dans le pays, me fit concevoir le projet de former un trafic avec les habitans, & d'en embarquer le plus sur la frégate qu'il me seroit possible.

Les filles de l'isle des rochers m'embarrassoient par leur nombre ; il me

falloit du temps pour ramasser beaucoup de fer, & en prolongeant le séjour de tous ces enfans sur le vaisseau, j'allois altérer leur santé. Un homme vêtu d'une longue tunique de taffetas que la Reine avoit sans doute chargé de veiller à nos besoins, comme nous en jugeâmes par les fonctions qu'il faisoit auprès de nous, comprit par mes gestes, que je desirois encore une autre maison pour y placer des personnes qui étoient restées sur notre bâtiment: il m'en montra une fort spacieuse qui me parut propre à ce dessein.

Dès le lendemain j'y plaçai une partie de mes petites filles qui y demeurèrent sous l'inspection du Colonel; l'autre, sous la garde du Père *Moreno*, occupa la maison qu'on nous avoit destinée en premier lieu. Moi, je devois venir à terre tous les jours, & me rendre à bord tous les soirs, pour veiller sur ce qui se passeroit sur la

frégate. Cet arrangement conclu, j'ouvris un marché auprès de notre demeure où je fis porter tout ce qui ne nous étoit pas d'une nécessité absolûe, en bouteilles, verres & mille autres bagatelles. Le Lieutenant de la frégate chargé de présider aux échanges, recevoit du fer à la place des colifichets dont les habitans venoient assidument faire emplette.

Je n'ai pu obtenir des instructions bien étendûes sur cette nation dont j'ignore l'origine; le séjour que j'y ai fait ne m'ayant donné qu'une connoissance imparfaite de leur-langue, je ne suis parvenu qu'à l'aide des signes, à m'éclaircir sur les différentes choses qui m'ont plus ou moins étonné. Ce peuple m'a paru entièrement civilisé, si on le compare aux nations sauvages qu'on découvre dans quelque partie de l'Amérique, mais il est encore loin de la perfection où les nations de l'Europe sont parvenûes. Ses manières sont

douces & engageantes; son caractère timide tient un peu de la méfiance.

Son Gouvernement est Monarchique. Les trois Etats s'y distinguent par les habillemens qui différencient suivant les conditions. La Reine, les Grands de sa Cour, les Chefs de la nation, sont vêtus de longues robes de soie bleue doublées de blanc, qui traînent jusqu'à terre, & qu'une large ceinture tient attachées au milieu du corps. Les Prêtres, les Gens de loi, les Officiers Municipaux ont des espèces de soutanelles vertes doublées de même qui ne descendent que jusqu'à la cheville du pied. Le peuple porte des tuniques grises fort courtes qui ne passent pas les genoux. Les guerriers dont le nombre n'est pas considérable, vont, pour ainsi dire, presque nuds: eux seuls marchent sans chaussure: les autres habitans de tous les rangs portent des espèces de patins noués par le milieu du pied. Les ceintures des hommes &

des femmes, leurs meubles, leurs bijoux ſont en acier: l'induſtrie eſt parvenûe chez eux, à donner au fer le poli le plus brillant. Ce métal qui eſt le ſeul qu'on connoiſſe dans cette iſle, m'y a paru très-abondant. Les coëffures ſont bizarres, elles ſont plus ou moins élevées, plus ou moins chargées de plumes, ſuivant les divers états: le premier Miniſtre, le Général de l'armée & le Grand Prêtre qui ſont après le Roi, les trois plus puiſſans Seigneurs, avoient des bonnets de trois pieds de hauteur, magnifiquement panachés.

Ce que j'ai pu deviner de la religion qu'on y profeſſe, eſt trop vague pour m'en permettre le détail, quoique les cérémonies religieuſes y ſoient fréquentes & même pompeuſes. Le culte qu'on y rend à la lune, annonce parmi les Prêtres quelques connoiſſances de l'Aſtronomie. Le temple que les habitans appellent *Miu-dai-blo*, eſt auſſi vaſte

que ridiculement orné : une ſtatûe d'une groſſeur prodigieuſe, ſupporte douze têtes coloſſales qui ont chacune des noms différens, qui correſpondent aux douze ſignes du zodiaque. Toutes ces têtes tournent ſur un pivot; celle qui eſt placée vers la porte d'entrée déſigne le mois où l'on eſt; elle ſuit les phaſes de la lune, & marque ſa croiſſance, ſon plein & ſon déclin, en préſentant la droite du profil de la figure alternativement avec la face & le profil du côté gauche.

A chaque changement de lune, la Reine ſuivie des premiers de la Nation & d'un peuple immenſe, ſe rend en grand cortège dans le temple : on chante des hymnes, on porte des offrandes, on fait de ferventes prières, pendant leſquelles un Prêtre adroit, en faiſant agir un reſſort caché fait remplacer la tête qui déſignoit le mois paſſé, par celle qui annonce le mois où l'on entre. A la fin de cette céré-

monie, des cris de joie se font entendre ; & la fête dure pendant vingt-quatre heures : c'est alors que les parens & les amis se traitent réciproquement ; dans tout le reste du mois chacun mange en particulier, en observant le plus profond silence dans ses repas. Quand on invite quelqu'un à dîner, ce n'est ni pour le lendemain ni le surlendemain, c'est pour la prochaine lune.

J'ai eu occasion de voir les cérémonies qu'ils observent à leurs funérailles, & lorsqu'ils se marient. Dès qu'un particulier a rendu ses derniers soupirs, il est porté devant sa maison, les proches parens s'assemblent, & à quatre reprises différentes, d'heure en heure, le corps est secoué avec violence. Si après cette épreuve le defunt ne donne aucun signe de vie, on sépare la tête qui est enterrée sous l'appartement principal du logis qu'il habitoit, tandis que le corps est porté

ſur une hauteur à cinq milles de la ville. Expoſé au grand air, il y demeure à la garde de quelques perſonnes prépoſées pour veiller à ce que des oiſeaux carnaciers ne viennent pas ſe nourrir de ſa chair.

L'héritière d'un des Miniſtres d'État étoit promiſe depuis long-temps à un brave Officier, qui jouiſſoit auprès de la Reine de la plus grande faveur : fils du Gouverneur des enfans de la Famille Royale, il devoit prétendre aux premières places : ſa naiſſance & ſes qualités perſonnelles lui avoient déjà fait obtenir le grade de *Mikada* qui équivaut à celui de Colonel chez nous, avec cependant une autorité plus étendûe ſur les troupes. Ce *Mikada* devoit être nommé après ſon mariage Chef de la garde du palais, ce qui le rapprochoit davantage de la Souveraine, & lui donnoit un rang ſupérieur à tous les *Mikadas* du Royaume. Son père qui avoit été pré-

cédemment premier Miniſtre, âgé alors de ſoixante & quinze ans, n'en avoit plus que cinq à ſix à attendre, pour devenir un des petits Pages de la Reine, première dignité de l'empire.

Le jour venu pour la célébration, auſſi-tôt que la lune qui étoit dans ſon plein, eut de ſes pâles rayons argenté les toits des maiſons & les feuilles des arbres, cent jeunes Demoiſelles des plus qualifiées vinrent prendre la future chez elle, & un même nombre de jeunes gens de la Cour ſe rendirent chez le prétendu. Conduits ſéparément au milieu de la grande place du temple, la jeune fiancée ſe confondit avec toutes ſes compagnes: le *Mikada* eut ordre de la Reine d'aller la chercher. Il fut long-temps à la retrouver: vêtue comme toutes les autres, elle évitoit ſon approche & ſe déroboit à ſes empreſſemens. Plus un amant avoit employé d'heures à reconnoître ſa maî-

treſſe, plus cela faiſoit d'honneur à celle-ci.

Le clair de la lune pouvoit ſeul guider l'impatient guerrier : un nuage qui eût intercepté ſes rayons auroit prolongé ſon embarras ; heureuſement l'aſtre de la nuit l'éclaira conſtamment dans ſa marche, & cependant il fut plus d'une groſſe heure à ſaiſir l'objet de ſes deſirs. Une fanfare bruyante annonça ſa victoire aux aſſiſtans : le grand Prêtre du *Miu-dai-blo* conduiſit au ſon des inſtrumens le couple amoureux dans l'intérieur du temple, où le mariage devoit ſe conſommer en ſa préſence.

Après un quart-d'heure d'attente, les portes du temple s'ouvrirent au bruit d'une ſeconde fanfare : le grand Prêtre tenant les deux époux par la main, les conduiſit aux pieds de la Souveraine, à laquelle il affirma qu'ils étoient faits pour habiter enſemble. Après cette aſſurance, la jeune mariée

ſe rangea du côté des hommes qui avoient en arrivant accompagné ſon futur, tandis que lui fut ſe mêler parmi les compagnes de ſa femme. L'uſage étoit que, juſqu'au jour, les Demoiſelles devoient laſſer l'époux à la danſe, & les jeunes gens en faire autant auprès de l'épouſe. Épuiſés l'un & l'autre de fatigue, aux premiers rayons de l'aurore, ils furent libres de ſe retirer enſemble dans la maiſon que leurs parens avoient préparée pour les recevoir, où je ſuppoſe que le beſoin de prendre du repos, les empêcha de ſe donner librement de nouvelles preuves de leur tendreſſe.

Les inſtrumens de muſique étoient d'acier, à-peu-près de la même forme, mais de grandeur différente. Les premiers reſſemblans à nos trompettes, avoient ſept pieds de long, les ſeconds cinq, les autres trois, deux & un: les plus petits de ſix pouces ſeulement, rendoient un ſon perçant qui ſe mê-

loit avec celui gradué des grandes & des moyennes trompes, & produisoit un effet quelquefois agréable. De gros tambours de fer de six pieds de circonférence, ronds en-dessous comme des timballes, qui n'étoient couverts au-dessus, au lieu de peau, que d'une lame très-mince de métal, sur laquelle, par le roulement de deux courtes baguettes, on tiroit un son clair & confondu, formoient avec les grandes & les petites trompettes, tous les instrumens harmonieux du pays.

Il y avoit deux sortes de quadrupèdes; des bufles qu'on employoit au charroi, & des chèvres qui servoient à la nourriture générale, & dont les Insulaires nous parurent très-friands. L'une & l'autre espèce étoit de la plus petite race. La volaille très-commune dans cette Isle nous fut d'un grand secours pour renouveller nos provisions. Les hommes presque tous de cinq pieds neuf à dix pouces, bien

faits & taillés en Herculès, ne cédoient en rien aux femmes pour les qualités physiques. Leur teint approchoit de celui des Chinois (*b*), dont ils avoient adopté une partie du costume; leur visage naturellement pâle, s'animoit aisément lorsqu'une contestation naissoit entr'eux. Timides au premier abord, ils devenoient d'une familiarité insupportable, quand par le moindre accueil, on les mettoit à leur aise. Ils nous ôtoient nos chapeaux sans façon pour se couvrir la tête, & rarement nous les rendoient dans l'état où ils les avoient pris. S'ils nous voyoient un mouchoir ou une serviette à la main, après s'en être essuyé le

---

(*b*) Il est probable qu'un ou plusieurs vaisseaux Chinois ou Japonnois auront fait naufrage sur cette Isle, il y a quelques siècles, & que leurs équipages auront civilisé en partie la nation sauvage qui l'habitoit. *Note de Sir George.*

le visage, les mains & souvent autre chose encore, ils nous les remettoient pour en faire l'usage que nous voudrions. Je fus obligé de punir un matelot qui avoit maltraité un Insulaire, parce que celui-ci, après lui avoir pris son bonnet y avoit......

Si nous eûmes à nous louer de leur douceur, nous eûmes en revanche beaucoup à souffrir de leur importunité, particulièrement de celle du peuple, car les grands plus circonspects, moins familiers, ne laissoient point appercevoir qu'ils eussent été élevés si loin des nations policées. La plus grande retenûe, l'aisance dans le maintien, une sorte de politesse, nous les auroient fait distinguer, si leurs vêtemens n'eussent pas désigné leurs rangs. Je desirois savoir quelle étoit la population de ce Royaume, en connoître l'étendûe, si elle avoit d'autres villes, où elles étoient situées; mais je ne pus parvenir à entendre

assez la langue qu'on y parloit, pour m'assurer de l'exactitude de tous ces détails.

Le marché que j'avois établi, me procura par le moyen des échanges la grande quantité de fer dont j'aî chargé la frégate ; son lest à été jeté à la mer, pour avoir plus d'espace à placer tout le métal qu'on nous apporta. Je dois confesser une vérité ; pendant le séjour que j'ai fait dans cette Isle, nous n'avons jamais eu à nous plaindre qu'on eût dérobé la plus petite chose à aucun de nos gens. Le commerce se fit de bonne-foi de part & d'autre ; les habitans mettoient une grande valeur aux superfluités dont nous voulions nous défaire, ils n'avoient que du fer à nous offrir, l'utilité dont je prévis qu'il pourroit être à *Aprilis*, me le fit rechercher, & donna du mouvement à nôtre commerce.

L'Isle s'appeloit *Marbotikin Dulda*,

nous lui avons donné le nom de l'Isle de fer, qui probablement lui restera. La Reine, quand nous fûmes prendre congé d'elle, nous exprima par gestes, qu'elle seroit flattée de nous revoir; elle nous envoya en présens, cent chèvres & cabrits, & près de mille volailles, en nous faisant l'honneur de nous donner son talon à baiser, faveur que nous reçûmes aux applaudissemens de toute la Cour.

Nous mîmes à la voile le 6 Septembre, toute la ville accourut sur le rivage pour nous voir partir. Lorsque la frégate fut au large, nous tirâmes douze coups de canon, & louvoyâmes pendant quelques heures, pour laisser les Insulaires jouir plus long-temps du spectacle que nous offrions à leurs yeux étonnés.

CHAPITRE LXXIX.

Emploi de la Cargaison de la frégate le brave John, mort du vieux Jarvis, son éloge.

1780.

LE chargement de la frégate valoit son pesant d'or. Nous commencions à nous appercevoir, combien la rareté du fer nous deviendroit préjudiciable. Sans la circonstance inattendûe qui nous en procuroit, nous aurions été forcés d'abandonner plusieurs ouvrages déjà très-avancés. La construction de nos vaisseaux ne souffrit plus de retard; on fabriqua des clous, on fit des boulets; la manufacture d'armes reprit sa première activité. Les instrumens du labourage en grande partie en bois, furent remplacés par ceux en fer que je m'empressai d'y substituer. L'or

même devint plus précieux, dès que nous fûmes assurés de ne plus manquer du dernier, comme du plus utile des métaux, par la facilité de retourner dans l'Isle, dont nous pourrions en retirer la quantité qui nous seroit nécessaire.

Trois cens vingt-six filles m'étoient confiées; leur établissement me tenoit d'autant plus à cœur, que beaucoup de jeunes gens n'avoient attendu avec patience le retour de la frégate, que dans l'espoir d'en obtenir de nouvelles épouses, Deux cens cinquante-sept d'entr'elles furent mariées à cent soixante & dix Anglo-Apriliens; les soixante-neuf restantes, n'étant point encore en âge d'avoir des époux, furent logées dans une vaste maison qui avoit appartenu au Général Springle, où elles devoient rester, jusqu'à ce que leur tour vînt de suivre l'exemple de leurs sœurs. Le père *Moreno* fut nommé Administrateur de ce Séminaire

femelle, qui devoit se vuider successivement, à mesure que ses jeunes pensionnaires croîtroient en âge.

A la fin du mois de Novembre, les deux vaisseaux de cinquante pièces de canon furent lancés à l'eau avec le plus grand succès; je donnai à l'un le nom d'*Aprilis*, & à l'autre celui de *Pullosin*. L'affluence que ce spectacle avoit attiré sur le rivage, pensa devenir funeste à une partie des assistans. L'*Aprilis* ayant penché, au moment où il alloit glisser pour se rendre à la mer, un cri que firent les charpentiers, produisit un mouvement causé par la curiosité de ceux qui se trouvèrent placés dans un des amphithéâtres les plus voisins. En se remuant tous à la fois, ils ébranlèrent l'échauffaudage qui n'étoit pas assez solide, & quelques-uns des spectateurs, furent culbutés sur la foule qui les environnoit. A cet accident près, qui n'eut point

de ſuites fâcheuſes, tout ſe paſſa comme nous avions dû le deſirer.

Les trois frégates ne pouvoient ſortir du chantier, que dans le mois de Janvier ſuivant; j'attendois ce tems pour les faire armer, afin de mettre en mer avec toute mon eſcadre, pour eſſayer quelques évolutions.

Le nombre des habitans croiſſant à *Charles-Hire*, je m'occupai à faire planter un magnifique jardin, pour ſervir de promenade publique. J'en traçai le plan hors de la ville à droite du chemin de Burnel. Deux édifices pour ſervir de *Clubs* devoient être élevés aux extrémités, & ſe joindre par une grille de fer qui regneroit autour du jardin. Je reglai, qu'un des *Clubs* ſeroit pour les Officiers, & l'autre pour les artiſtes & les marchands, qui auroient la liberté de s'y rendre dans leurs inſtans de loiſir.

Raſitina ſeule de mes femmes ſe trouvoit enceinte, j'étois affligé du

chagrin que cela causeroit aux autres, quoiqu'il n'y eût pas de ma faute, si leur état ne devenoit pas le même. *Rasilina* plus tendre, plus empressée, avoit eu plus de bonheur, elle étoit glorieuse de me donner de préférence à ses amies, de nouvelles preuves de sa tendresse. Quelque joie que j'en ressentis moi-même, la crainte que cela ne réveillât la jalousie qui les avoit divisées, diminuoit la satisfaction que j'éprouvois. Heureusement pour la paix & la tranquillité de ma famille, la grossesse de *Luci* se déclara à la fin de l'année, & calma mon inquiétude.

Le Prince Royal, qui voyoit dans la petite *Betty* déjà âgée de onze ans, la jeune épouse qui lui étoit destinée, soupiroit d'impatience d'être bientôt en état de s'unir à elle. Les jeux de l'enfance n'étoient plus de son goût, une raison prématurée le rendoit plus sérieux qu'on ne l'est ordinairement à son âge ; il quittoit tout pour assister

aux manœuvres des troupes; une heure passée aux chantiers, lui paroissoit plus agréable que tous les plaisirs qu'on s'efforçoit de lui faire goûter. Ses deux frères, qui comme lui, atteignoient leur treizième année, avoient été nommés Colonels des deux régimens des gardes. Ils se présentoient une fois chaque semaine à l'exercice en uniforme de leurs corps; c'étoit une fête pour eux, dont le Prince Royal ne manquoit pas d'aller prendre sa part. L'accord qui regnoit parmi mes enfans, & qu'on avoit eu soin de faire naître dès qu'ils furent en état de marcher seuls, m'ôtoit tout souci pour l'avenir. De leur union, dépendoit la gloire & la prospérité de mon Royaume.

Milord Roster alloit bientôt me rendre grand-père, ses femmes touchoient au moment de lui donner des gages du plus tendre amour. Malgré tout le plaisir que j'avois à le voir auprès de moi, il ne cessoit de me sol-

liciter de lui permettre d'aller demeurer à *Pullosin*. La nécessité de présider à la construction des édifices qu'il faisoit élever dans la ville qui portoit son nom, ne me paroissoit pas une raison suffisante, pour exiger sa présence. Mes refus ne le décourageoient pas, il me prioit sans cesse de souffrir qu'il s'éloignât, sans donner d'autre cause à ce desir, qu'un prétexte dont je ne devinois pas le motif. Aurois-je pu penser que l'objet de mes plus douces affections, me causeroit un jour les plus sensibles peines!

George, le fils de *Jenni*, vouloir fuir la présence de son père, de son meilleur ami! Mes caresses lui faisoient verser des larmes, il détournoit les yeux, & se débarrassoit en gémissant de mes bras qui le pressoient. Il étoit devenu taciturne & rêveur; le séjour de mon palais sembloit l'importuner, hors de là je voyois reparoître plus de sérénité sur son front, sa tristesse

renaissoit en rentrant chez moi. Je suis forcé de taire encore au lecteur le sujet du changement qu'on appercevoit dans la conduite de Milord Rosster. On le plaindra bientôt; mais on l'estimera davantage, quand on saura tout ce qu'il souffrit, pour m'épargner des chagrins, dont il partageoit d'avance l'amertume.

Le cher & vénérable Jarvis touchoit à la fin de sa carrière; nos soins, nos regrets, notre douleur, ne purent reculer l'instant fatal qui devoit l'enlever à notre amour. Lui seul paroissoit attendre d'un œil serein l'heure cruelle dont nous redoutions l'approche; sa nombreuse postérité assiégeoit sa maison, qui ne désemplit point pendant le temps de sa maladie. Le cinquième jour, les gens de l'art conçurent un leger espoir, tout dépendoit en apparence de la nuit qu'il devoit passer; je restai près de lui, je ne voulois pas recevoir d'un autre la

nouvelle que j'attendois avec une mortelle inquiétude. La nuit fut orageuse, un redoublement de fièvre lui fit perdre la parole; il parut s'affoiblir le jour suivant, & le 25 Décembre, il rendit le dernier soupir dans mes bras, âgé de quatre-vingt-sept ans & huit mois.

Au milieu de la consternation générale & de ma propre affliction, j'ordonnai des obsèques magnifiques, pour lui rendre les devoirs funéraires. Une voiture drapée, traînée par six chevaux couverts de crêpe, transporta son corps dans l'enclos placé derrière le temple, destiné à la sépulture publique. La Cour & la ville suivirent son convoi dans un morne silence. Les pères attendris le montroient sur le passage à leur enfans, & mêloient leurs larmes, à celles que répandoient sa nombreuse famille. Il laissoit cent quatorze fils, petits-fils ou filles, qui assistèrent à ses funérailles, en faisant retentir l'air de leurs gémissemens.

La place de Gouverneur de *Charles-Hire*, avoit été donnée à Milord Rofter; celle de premier Miniftre devenoit vacante, fans qu'il y eût perfonne en état de la remplir. Je fus obligé de reprendre la tâche dont j'avois été foulagé par les foins du vénérable Jarvis. Ce furcroît d'occupation, alloit me rendre néceffairement plus fédentaire, en attendant que j'euffe rencontré un fujet capable de me remplacer. Des pertes femblables à celle que je venois de faire ne fe réparent pas aifément. Qu'on fe rappele de quel fecours il fut à Sir *Charles*, lorfqu'il commença à créer fon Empire, & combien depuis ce tems il me fut utile à moi-même, & l'on pourra apprécier le mérite de l'homme que la mort venoit de nous enlever.

A l'exception des deux indiens qui vivoient encore, il étoit le dernier de ceux qui avoient fait naufrage fur

l'*Industry*; (c) tous, dans l'espace de quarante ans, l'avoient précédé au tombeau, il ne leur avoit survécu, que pour nous laisser des regrets plus vifs. Une colonne fut élevée à la place où il avoit été inhumé, une inscription Latine devoit, en caractères d'or, y perpétuer le souvenir de ses vertus. Ce n'étoit point un de ces monumens que l'orgueil & l'amour-propre érigent avec ostentation pour flatter la vanité; mais simplement un foible hommage

(c) Il eût été curieux de savoir à quel nombre d'individus, se montoit la totalité des descendans de l'équipage de ce vaisseau. L'ignorance où le lecteur reste à ce sujet, est un reproche à faire à Sir *George*. En supposant que chaque Officier ou matelot, ait eu six femmes, & qu'elles aient chacune donné le jour à six enfans, qui, depuis trente-huit à quarante ans, en auroient fait autant chacun, cela feroit deux cens seize personnes, qui multipliées par cent, nous produiroient vingt un mille six cens garçons ou filles. *Note de l'Editeur.*

que la reconnoissance offroit à l'amitié.

L'Archevêque de *Charles-Hire* prononça quelques jours après son Oraison funèbre, les larmes de ses auditeurs l'interrompirent souvent. Il le peignoit au milieu de nous, occupé sans cesse à consoler les uns, à encourager les autres, à rendre service à tous. Chaque instant, pour ainsi dire, de ses longues années, avoit été marqué par une action dont on ne pouvoit, sans en être attendri, se rappeler le souvenir encore récent. L'éloquence de l'orateur sembloit le faire revivre, pour nous le montrer tel qu'il fut. On l'écoutoit avec transport, il le suivoit pas à pas, pour le représenter, tantôt au sein de sa famille dont il faisoit le bonheur, tantôt dans la société de ses amis dont il étoit les délices. Bon père, bon époux, bon citoyen, il laissoit à ses héritiers un modèle difficile à imiter.

CHAPITRE LXXX.

Construction d'une nouvelle salle de spectacle, réflexion à ce sujet. État de la Marine de la Nouvelle Bretagne. Danger de Rasilina.

1781.

LE palais épiscopal, & celui de Milord Roster venoient d'être achevés. Les ouvriers eurent ordre aussi-tôt, de travailler à la nouvelle salle d'Opéra, dont j'avois apporté le plan de Londres. Je la voulois aussi vaste que superbement décorée; cinq rangs de loges devoient avoir des issues différentes pour l'entrée & la sortie. En multipliant les dégagemens, je facilitois aux spectateurs, les moyens, en cas d'un accident tel que le feu, de se mettre en sûreté, sans être exposés à être étouffés par la foule, en cher-

chant à éviter de périr par les flammes. Un parterre assis, l'avant-scène dégagée de toutes les loges, qui, trop voisines du théâtre, gênent l'acteur, autant qu'elles choquent les personnes placées dans le reste de la salle. Le théâtre profond au moins de cent vingt pieds, afin que l'illusion produite par l'eloignement, ne fût pas détruite par la vûe des objets trop rapprochés les uns des autres.

Un édifice semblable, lorsqu'il est isolé, a le double avantage d'un abord commode, & de n'inquiéter aucun propriétaire, sur le danger où son voisinage expose. Quand il est aisé de prendre les précautions qui assurent la tranquillité publique, les négliger, c'est se rendre coupable envers ses compatriotes. Les secours peuvent être prompts, à la vérité; mais il est possible que (d) que l'activité des flammes,

(d) L'Editeur de ces Mémoires, s'est trouvé à Paris le 8 Juin 1781, jour où la salle de

rencontrant toutes les choſes combuſtibles qui ſont dans l'intérieur d'une ſalle, les dévorent, avant qu'on puiſſe

---

l'Opéra brûla. Il cauſoit avec quelques perſonnes ſur le théâtre, pendant que le feu étoit derrière lui, il aida à faire quelques efforts inutiles pour l'éteindre; en cinq minutes, il en connut l'impoſſibilité. Il monta par le petit eſcalier qui conduiſoit aux loges des acteurs & des actrices, les prévint à la hâte du danger qui les menaçoit, & dont ils n'avoient pas la moindre connoiſſance, revint avec précipitation ſur le théâtre qu'il trouva aux trois quarts embraſé. Son abſence avoit été, tout au plus, de deux minutes, & ce court laps de temps rendoit cet accident irrémédiable. Le public a cru que les réſervoirs taris par négligence, n'avoient pas offert la facilité de porter les premiers ſecours; ils étoient pleins d'eau, mais on n'a pas refléchi qu'il n'y a point de réſervoir aſſez grand pour contenir la quantité qu'il en faudroit, pour arroſer un foyer auſſi terrible que celui d'un théâtre, où les déco-

arrêter ses effets destructeurs, & que l'embrasement se communique aux édifices voisins. Lorsque la salle est éloignée de tout autre corps de bâtimens, que résulte-t-il d'un semblable accident? que le dedans se consume, que les quatre murs restent sur pied, & qu'en trois mois de tems, ce malheur est réparé.

Les trois frégates qui devoient vuider nos chantiers, furent lancées à l'eau dans le courant de Janvier; on avoit tout préparé pour leur armement, qui fut achevé à la fin du mois suivant. Voici l'état de notre Marine.

---

rations souvent entassées les unes sur les autres, brûlent toutes dès que la flamme a gagné la première. *Note pour les constructeurs.*

Le Rick, de	74 *p. de can.*	650 *homm. d'équip.*	
L'Aprilis, de	50	500	
Le Pullosin, de	50	500	
La Précieuse, de	40	300	
Le Brave John, de	32	250	
Le Wakefield, de	26	200	
L'Of Wales, de	26	200	
Le Royal George, de	12	80	
La Diana, de	10	70	
La Peggy, de	10	70	
La Mary, de	10	70	

En construction,

{ *Le Vultur, Corvette*, de 18
{ *Le Commercial, Flûte*, de 800 Tonneaux.

2880 matelots.

A ces treize bâtimens, on pouvoit en cas de besoin, joindre le *Reynolds*, qui étoit en état de porter vingt-deux pièces de canon, & de renforcer notre petite escadre. Je desirois les voir tous en mer, pour essayer par quelques évolutions, la marche de chacun d'eux. Le 14 Mars la *Flotille* mit à la voile par le plus beau tems du monde ; je m'embarquai sur le *Rick*,

qui marchoit à la tête de la ligne ; nous virâmes plusieurs fois de bord avec assez de précision. Nos Capitaines n'ayant qu'une connoissance imparfaite des signaux, ne purent jamais manœuvrer ponctuellement. L'*Aprilis* aborda la *Précieuse*, qui en reçut quelqu'avarie, le *Pullosin* pensa couler bas la *Peggy*, & nous ne parvînmes que difficilement à rétablir notre ligne de bataille.

A sept heures du soir, nous rentrâmes dans la rade qui se trouvoit garnie de manière à offrir une résistance vigoureuse à quelqu'ennemi qui se fût présenté pour insulter notre pavillon. Il falloit pour cela répéter souvent les manœuvres en pleine mer ; de leur promptitude dans un combat naval, dépend presque toujours la victoire, quand on n'a pas à se défendre contre des forces supérieures.

Environ trois mille matelots, que je pouvois employer, y compris les no-

vices, n'avoient befoin que d'être exercés plus fouvent pour devenir d'excellens marins. Je convins avec l'Amiral, qu'il y auroit toujours en mer une frégate & un cutter, qui iroient en croifière entre les trois Ifles, & feroient remplacés par deux autres bâtimens à leur retour, afin de tenir mes gens continuellement en haleine.

Pour que mes charpentiers fuffent également en activité, j'avois ordonné la conftruction d'une *Flûte* de huit cens tonneaux, & d'une *Corvette* de dix-huit pièces de canon. Ce n'eft pas que je crus néceffaire d'augmenter ma Marine, mais je ne voulois pas laiffer tant d'ouvriers dans l'inaction, pendant que je pouvois les employer. D'ailleurs, d'après l'opinion de mes compatriotes, que les batteries flottantes font les meilleures citadelles qu'on puiffe avoir pour protéger une Ifle; je prenois mes fûretés, comme fi j'avois eu une invafion à craindre.

L'aimable *Rasilina*, dont les deux premières couches avoient été si heureuses, courut de très-grands dangers à la troisième. Je fus informé de l'inquiétude où l'on étoit sur son état : je quittai tout pour voler près d'elle. Le voile de la mort couvroit déjà les traits enchanteurs de cette figure si séduisante, dont la fraîcheur de la jeunesse rendoit les graces plus brillantes. Ses yeux pâles & obscurcis, ne distinguoient plus les objets; sa voix sensible & pleine de charmes, ne poussoit plus que des sons inarticulés. Grand Dieu ! m'écriai-je dans l'excès de mon saisissement, si jamais j'ai par quelqu'action bienfaisante mérité un regard de ta bonté, rends-la moi, rends à ma tendresse cette épouse adorée, je ne te demande pas d'autre récompense, ô mon Dieu ! Ce sera le plus grand de tes bienfaits.

On vit, au transport de ma douleur, qu'il seroit imprudent de m'a-

vouer que tout eſpoir s'évanouiſſoit : chacun frémiſſoit autour du lit de la malade ; on vouloit ne pas pleurer par ménagement pour moi, & je voyois tous les viſages baignés de larmes. Je ne pus plus tenir à ce ſpectacle déchirant, je me précipitai ſur *Raſilina*, malgré l'effort de ſes femmes. — Puiſque je dois te perdre, ô ma bien aimée ! je veux au moins mourir avec toi..... Les ſanglots étouffèrent ma voix ; on m'arracha d'auprès d'elle. On avoit été chercher *George* : viens accours, ô mon fils, lui dis-je en tombant dans ſes bras, reçois le dernier adieu de ton père.......

La nature fit un effort : *Raſilina* fut délivrée, elle fut rendûe à la vie : je crus renaître une ſeconde fois. Le jour me parut alors plus pur, la nature plus belle ; tout paroiſſoit ſe vivifier autour de moi ; mon exiſtence ſembloit s'agrandir pour m'attacher avec plus de force aux objets dont la

mort fut près de me féparer. La convalefcence de la Reine fut inquiètante, mais elle furvécut à nos alarmes, elle fe rétablit infenfiblement, & fa beauté même ne fouffrit pas des dangers qu'elle avoit couru.

J'eus quelque regret de n'avoir pas affez modéré l'impétuofité de ma douleur aux yeux de mes femmes qui en avoient été les témoins. Je redoublai de careffes auprès d'elles, pour affoiblir l'impreffion qu'avoient pu leur faire les témoignages non équivoques de l'amour dont je brûlois pour l'adorable *Rafilina*. Elle m'en devint depuis plus chère; l'état où je l'avois vûe m'éclaira fur la différence des fentimens que *Charlote*, *Luci* & *Fanni* m'infpiroient. J'aurois voulu me la cacher à moi-même; mais le fouvenir douloureux de fa mort que j'avois crue inévitable, ne laiffoit plus affez d'empire à ma raifon, pour qu'elle

pût m'aider à maitriser un penchant invincible.

Dès que *Rasilina* put sortir, j'ordonnai que la ville fût illuminée, que le spectacle restât trois jours ouvert au peuple, que les boutiques fussent fermées, pour qu'on ne s'occupât que de bals & de fêtes. Je fis distribuer plus de cinquante mille livres sterlings parmi les ouvriers & les troupes; je voulois que tout le monde fût heureux de mon bonheur, & partageât mon ivresse. Je la conduisis ensuite à la Nouvelle-Écosse, pour qu'elle changeât d'air. La maison d'Enchanting-Dweling que j'y avois fait bâtir dans la situation la plus riante, offroit les plus beaux points de vûe: tout, dans ce lieu champêtre, portoit l'ame à la contemplation, & lui faisoit chérir son existence. J'avois inutilement prié *George* de venir m'y joindre; il s'obstina à ne pas quitter *Charles-Hire*, &

à me solliciter de lui permettre d'aller passer quelque temps à *Roster.*

La pente des côteaux étoit couverte de vignes : l'étendûe des plaines plantées en canne de sucre, présentoit à l'œil une mer de verdure. Un bois de Citronniers & d'Orangers environnoit notre demeure embaumée du parfum qui s'exhaloit de leurs branches fleuries. A l'ombre de leurs feuillages, mollement couché sur un tapis tissu par la nature, je respirois à côté de *Rasilina*, le charme dont sa vûe m'enivroit. Dans un doux (*e*) ravissement, j'oubliois

(*e*) Tout s'embellit à côté de ce que l'on aime. Sir *George* dans son amoureux délire, ne voyant plus que par les yeux de *Rasilina*, s'extasie à la vûe de la campagne, qui, dans toute autre circonstance, l'eût peut-être fait bâiller. O pouvoir de l'amour! rare & précieux bienfait du ciel, que la divinité ne nous a accordé que pour nous

j'oublíois le reste de la terre, pour ne voir, pour ne songer qu'à elle.

Nous passâmes le mois d'Avril dans ce paisible séjour où rien ne venoit nous détourner du mutuel enchantement qui transportoit nos esprits en égarant nos ames. Ce tems parut n'avoir duré qu'une heure; avec regret je revins à la ville, pour y reprendre mes occupations ordinaires. Les deux *Ladis Roster* avoient chacune donné un garçon à *George* dont la joie éclata à mon retour. Il s'excusa sur son refus de n'être point venu me joindre à la Nouvelle-Ecosse, en réitérant sa prière de le laisser partir pour *Pullosin*. Je fus obligé de céder à ses instances, & aussi-tôt que ses femmes furent en

---

transporter passagèrement au-dessus de notre être. Si cette passion nous cause quelquefois des tourmens, par combien de douceur n'en sommes-nous pas dédommagés. *Cette Note n'est pas de Sir George.*

état de faire le trajet, une de mes frégates transporta toute sa famille dans cette Isle, qui paroissoit avoir pour lui un attrait dont j'étois éloigné de deviner la cause.

CHAPITRE LXXI.

Arrivée du Capitaine Van-Elling, sur le vaiſſeau le Roſterdam, ſuivi du Blauve-Kepel. Hiſtoire d'un Anglois.

1781.

LA frégate le *Wakéfield* & le *Cutter* la *Diana*, étoient en mer pour une croiſière. Nous étions bien certains pour le moment de n'avoir point d'autres vaiſſeaux dehors, & cependant on en diſtinguoit quatre au large, qui paroiſſoient manœuvrer de concert pour s'approcher d'*Aprilis*. Nous fûmes avant la fin du jour tirés de l'incertitude où nous étions. Le Capitaine *Van-Elling*, dont nous n'avions pas eu des nouvelles depuis mon retour, commandoit le *Roterdam*, & venoit ſuivi du *Blauve-Kepel*, autre bâtiment

de sa nation, Capitaine *Westland*, nous apporter des bestiaux.

Il avoit éprouvé des malheurs dont je ferai plus loin le détail: une partie de ses bénéfices lui avoit été enlevée; pour les réparer, il s'étoit procuré des plants de cannelliers & de gérofliers, auxquels il joignit un petit sac de noix muscades, qu'il m'offrit en présens. Sur sa route il avoit pris à son bord un matelot Anglois, égaré dans la Nouvelle-Calédonie, & deux sauvages de ces contrées récemment découvertes.

J'étois naturellemenr trop généreux pour demeurer en reste avec lui, & ma promesse de rétablir sa fortune, le consola des pertes qu'il venoit d'essuyer. Après avoir fait mettre à terre quarante-trois chevaux, trente-six bœufs & soixante & quinze moutons, je fis préparer dans la droite de mon jardin le terrein où je voulois déposer les plants des productions précieuses des Indes Orientales. Il étoit juste,

m'étant occupé si long-tems des choses utiles, de songer à donner quelques soins à celles qui ne pouvoient être qu'agréables. D'ailleurs ces arbustes étrangers, en se naturalisant dans mon royaume, devoient y rendre plus florissant le commerce que je songeois à y établir, aussi-tôt que les circonstances m'en faciliteroient le moyen.

Je copie ici mot à mot le récit du Capitaine *Wan-Elling*, & suivant ma coutume, je le laisserai parler lui-même.

Dans le mois de Février 1779, je partis d'*Aprilis* où la *Concorde* que je commandois venoit de décharger sa cargaison. J'avois reçu en lingots de M. *Jarvis* le paiement de mes deux derniers voyages, & je faisois voile pour *Batavia*, afin de retirer les fonds de mes premiers bénéfices déposés entre les mains d'un négociant. Près d'atteindre à ma destination, je fis la rencontre d'une corvette Angloise qui

me donna chasse, & me joignit bientôt, malgré mes efforts pour lui échapper. Sa bordée qui porta dans mon bois me fit amener mon pavillon; l'équipage Anglois monta sur mon bâtiment, me fit passer avec une partie de mes gens sur le sien, & me conduisit à *Madras* où je restai prisonnier pendant dix mois.

Je me liai, pendant ma captivité, avec le Capitaine *Westland* qui avoit éprouvé le même sort que moi. Je lui fis part de la découverte que je devois à l'amitié de M. *Burton* : il apprécia d'un coup-dœil l'utilité que nous retirerions, en nous chargeant d'approvisionner votre royaume de bêtes à cornes. Nous attendîmes patiemment qu'une occasion favorable s'offrît pour qu'on nous permît de nous rendre dans quelqu'une de nos possessions, où, avec les débris de notre fortune, nous pourrions travailler à la rétablir d'une manière plus avantageuse.

Ce moment vint enfin ; un échange de prisonniers nous laissa la liberté, après avoir promis de ne plus servir de toute la guerre, de nous embarquer sous pavillon neutre pour le *Cap de Bonne-Espérance*. Une armée Françoise étoit venûe augmenter la garnison de cette ville, & la protéger contre les desseins hostiles des Anglois, nos anciens amis. L'escadre de la Grande-Bretagne avoit à sa suite celle de France, commandée par un Amiral qui faisoit connoître aux ennemis de sa nation, qu'ils devoient renoncer à la supériorité qu'ils s'étoient arrogée sur l'empire des mers.

Après beaucoup de difficultés que nous parvînmes heureusement à vaincre, nous profitâmes d'une occasion que le hasard nous offrit, pour nous embarquer en qualité de passagers sur un vaisseau qui nous conduisit à *Batavia*. Mon espoir étoit tout entier sur la fidélité de la personne dépositaire de

mes fonds ; la mort l'avoit enlevée depuis six mois, & sa succession demandoit pour être liquidée, un tems trop long pour ne pas irriter mon impatience. Les héritiers me proposèrent des arrangemens, qui, quoique désavantageux, me parurent préférables à une attente dont le terme étoit incertain. Avec ce que je pus retirer de ma créance, j'armai, d'accord avec le Capitaine *Westland*, le *Blauve Kepel* & le *Roterdam*, que nous chargeâmes de tout ce que nous crûmes pouvoir vous être agréable.

J'avois eu l'habitude, à chacun de mes voyages, de reconnoître un Cap avancé de la Nouvelle Calédonie : je partois de ce point pour changer ma route & gouverner au sud-ouest, afin de me diriger plus sûrement vers la latitude d'*Aprilis*. Nous prolongions la côte avec un vent foible, dans le dessein de virer de bord, lorsque nous apperçûmes une anse étroite, où l'her-

be fort élevée à deux cens pas du rivage, nous fit naître l'idée d'envoyer nos chaloupes faire du fourrage pour nos bestiaux.

Pendant que nos matelots étoient occupés à cette besogne, trois sauvages qui paroissoient venir de la chasse, s'approchèrent familièrement d'eux, & le plus jeune dit au patron d'un des canots: au nom de Dieu, laissez moi gagner le large avec vous. Pour ne pas causer d'ombrage à mes camarades, je vais leur proposer d'aller visiter votre vaisseau, pour être à même d'y faire quelque vol. Le patron étonné d'entendre l'homme qu'il prenoit pour un sauvage lui parler Anglois, ne songea pas à lui répondre. Celui-ci ayant dit à ses compagnons quelques mots dans une langue que personne ne comprit, sauta avec eux dans la chaloupe, & fut ramené à mon bord.

Je n'étois pas fâché de voir ces sauvages assez familiers, pour se livrer

ſans méfiance entre nos mains. J'allois à leur rencontre, lorſque l'un d'eux s'écria en s'adreſſant à moi : Capitaine, c'eſt le ciel qui vous a envoyé à mon ſecours ; j'eſpère que vous me ferez la grace de me donner paſſage ſur votre vaiſſeau. Tout mon équipage ſurpris, environna ce malheureux, qui, à genoux & les mains jointes, me conjuroit d'avoir pitié de lui. Je ne me fis pas prier pour lui accorder ce qu'il me demandoit. Il me ſupplia de lui faire donner un verre d'eau de-vie qu'il partagea avec les deux Calédoniens, en leur faiſant accroire, que c'étoit l'eau que nous buvions ordinairement pour nous déſaltérer. Les deux ſauvages trouvèrent cette boiſſon ſi fort à leur goût, qu'ils ne parlèrent plus de retourner à terre. Auſſi-tôt que nous eûmes remis à la voile, l'infortuné dont le ſort nous avoit attendri, me raconta l'hiſtoire ſuivante.

J'étois embarqué en qualité de no-

vice, ſur un des vaiſſeaux qui devoient faire le tour du monde avec le Capitaine *Cook.* Nous avions déjà fait grand nombre de découvertes, & nous nous préparions à retourner en Europe, lorſqu'en nous approchant d'une côte très-éloignée de celle où vous m'avez pris, on réſolut de faire de l'eau à l'entrée d'une grande rivière, dont les bords ſont habités par une nation féroce. Je m'étois avancé une centaine de pas dans les terres avec quatre hommes de l'équipage, pour atteindre un animal de la groſſeur d'un lièvre que nous avions bleſſé. Au moment de le prendre, nous fûmes joints par dix à douze ſauvages, qui n'eurent pas plutôt fait un cri que plus de mille de leurs camarades nous inveſtirent, & nous entraînèrent dans le fond d'un bois.

Nous fûmes garrottés comme des criminels : on nous fit remonter la rivière juſqu'à l'endroit où la horde étoit

campée ſous des huttes : nous fûmes laiſſés dans la plus ſpacieuſe de toutes, les mains liées derrière le dos. Nous paſſâmes la nuit à nous déſoler, à verſer des larmes, à prier le ciel de nous ſecourir. Le lendemain pluſieurs femmes vinrent nous viſiter, les unes nous apportèrent des fruits, les autres des racines. Cette attention de leur part nous fit croire que peut être on ne nous feroit aucun mal, & nous commençâmes à reprendre courage, eſpérant que nous aurions encore le bonheur de rejoindre nos compagnons, qui devoient être fort inquiets de ne plus nous revoir.

Une heure après qu'on nous eut apporté la nourriture qui avoit calmé nos alarmes, pluſieurs ſauvages le corps barbouillé de rouge, nous conduiſirent hors de la peuplade, dans une grande place, où nous vîmes un poteau élevé vers le milieu. Nous pâlîmes auſſi-tôt d'effroi. On nous dés-

habilla à la hâte, nos vêtemens furent partagés parmi les sauvages, qui se les disputèrent pendant long-tems. Nous attendions plus morts que vifs la fin de leur discussion. Un d'entr'eux qui nous parut le chef, après nous avoir considéré avec attention, prit *Tom* par les cheveux, & le conduisit auprès du poteau, en commençant une chanson barbare, que les autres guerriers répétoient en faisant des contorsions & des grimaces qui nous épouvantèrent. Le malheureux *Tom* fut attaché, le Chef se recula de quarante pas & lui décocha une fléche qui lui perça la cuisse; mille cris de joie s'élevèrent aussi-tôt dans l'assemblée, & nous empêchèrent d'entendre ceux que poussoient notre infortuné camarade.

Les yeux fixés à terre, nous n'osions les lever, de nouveaux cris nous firent appercevoir qu'une seconde fléche tirée par un autre sauvage, avoit atteint le pauvre *Tom* au milieu du

ventre. Dans l'eſpace d'un quart d'heure il reçut plus de vingt bleſſures, ſes bourreaux s'égayoient en prolongeant ſon ſupplice. Tout couvert de ſang, il reſpiroit encore, on le détacha mourant, pour l'embrocher. Nous eûmes la douleur de le voir rôtir auprès d'un grand feu, & ſes membres partagés par quartier, furent dévorés en notre préſence par les barbares qui l'avoient aſſaſſiné.

Nos cheveux ſe hériſſoient en voyant tant d'horreurs. Le ſort de notre compatriote, nous annonçoit celui qu'on nous deſtinoit. Nous ne pouvions plus nous flatter de lui ſurvivre, condamnés à mourir, nous nous attendions que chacun de nous iroit à ſon tour expirer au milieu des tourmens. On nous reconduiſit dans la hutte que nous avions quittée, où nous fûmes garrottés comme la veille. L'image de notre compagnon coupé par morceaux, pour repaître la faim de ces force-

nés, nous pourſuivit dans notre cabanne. La rage & le déſeſpoir s'emparèrent de nos ames, nous mordions la terre, nous pouſſions des hurlemens épouvantables, nous maudiſſions l'inſtant où nous avions eu le malheur de nous éloigner du rivage; les ténèbres de la nuit vinrent redoubler l'horreur de notre ſituation.

Au milieu des convulſions d'une douleur inexprimable, les rayons d'un jour pâle, vinrent éclairer notre horrible demeure; les chants barbares de nos impitoyables raviſſeurs, en avoient dévancé le crépuſcule, c'étoit pour nous le ſignal de la mort. Au lieu de nous conduire enſemble à la place où le fatal poteau nous attendoit, un ſeul de nous fut choiſi pour la victime du jour, c'étoit *Richard Gregs*, on l'arracha de nos côtés pour le traîner au ſupplice. Nos pleurs, nos cris n'attendrirent pas ces bêtes féroces, qui alloient ſe raſſâſier de ſes membres

palpitans. Il s'éloigna en nous laissant dans une consternation qu'il me seroit impossible de rendre. Nous croyions entendre ses cris; nous nous le représentions couvert de blessures, expirant dans les tourmens d'une douloureuse agonie. Nos fronts frappoient la terre, & nos yeux desséchés ne versoient plus de larmes.

Le lendemain, un de nos camarades éprouva le même sort, on le traîna mourant à la place encore teinte du sang de ses infortunés compagnons. Nous ne restions plus que deux, *Jac Géestoon* & moi. Le refus que nous avions fait de prendre aucune espèce de nourriture, nous avoit affoiblis; dans l'état d'abattement où nous étions, sans espoir & sans force, le trépas inévitable qui nous attendoit, nous inspiroit moins d'effroi.

Le jour suivant, les cris de guerre ne se firent pas entendre, les femmes les plus jeunes de la horde, vinrent

nous visiter, elles nous apportèrent des fruits & quelques racines. Notre indifférence pour la vie, nous fit refuser leurs odieux secours, elles nous firent des caresses que nous reçumes avec horreur. Rien ne les rebuta, elles se succédèrent à l'envi pour nous consoler, elles nous offroient tout ce qui étoit capable d'adoucir le noir chagrin qui nous consumoit, sans obtenir de nous le moindre desir de les satisfaire. Nos liens furent rompus, on nous laissa la liberté de nous promener pendant le jour au milieu de toutes les huttes, & le soir on nous enfermoit dans notre prison.

Peu-à-peu, l'espérance de n'être point sacrifiés pour servir de pâture aux sauvages, ranima nos esprits; peut-être, nous disions nous, ont-ils résolu de nous garder pour nous vendre à quelque Européen, où veulent-ils nous réduire seulement dans l'esclavage. Un mois s'écoula, pendant le-

quel nous fûmes traités avec des ménagemens qui nous confirmèrent dans l'idée, qu'on n'attenteroit point à notre vie.

Un matin, les chants avant-coureurs des assassinats, frappèrent nos oreilles; nous frémissions tous deux; les monstres entrèrent dans notre demeure; *Geeſtoon* devoit être immolé, on l'enleva de mes côtés. Je restois seul vis-à-vis de moi-même; incertain & tremblant, je n'osois plus faire un pas, ni ouvrir la bouche; un ruisseau de larmes inondoit ma poitrine serrée par les sanglots. Je n'avois plus de compagnon pour gémir avec moi sur la rigueur de ma destinée.

Je fus quelque temps encore vivant au milieu de mes bourreaux, en m'attendant à la fin de chaque journée, que le lendemain seroit le terme de mes longues souffrances. Des songes effrayans troubloient mon imagination, quand mon corps accablé goûtoit un

moment de repos. Le ſpectacle de mes compagnons déchirés en lambeaux, étoit ſans ceſſe devant mes yeux; je ne pouvois éloigner cette image funeſte, elle me pourſuivoit par-tout & redoubloit mes angoiſſes.

Mon affliction fut tout-à-coup adoucie. Un mouvement extraordinaire ſe fit dans la peuplade, les cris de guerre retentirent dans ma hutte, & me réveillèrent en ſurſaut: on alloit, on venoit autour de moi, les ſauvages paroiſſoient dans la plus grande agitation; les uns ſe peignoient le corps, les autres préparoient leurs armes, tous faiſoient les préparatifs d'un combat.

Une nation ennemie venoit les attaquer, le ciel que j'avois cru inſenſible à mes prières, m'envoyoit des vengeurs. Bientôt environné de morts, je ſentis ranimer mon courage; j'enlevai la maſſûe d'un de nos meurtriers qui reſpiroit encore étendu à mes pieds;

je me range du parti de mes libérateurs, & fondant comme un lion furieux ſur ceux qui avoient dévoré mes camarades, je vengeai leur mort, en immolant plus de vingt victimes à leurs mânes.

La nation qui m'avoit tenûe en captivité, fut vaincûe & diſperſée, plus de cent de leurs guerriers furent faits priſonniers. Le Chef des ennemis qui avoit admiré ma valeur, connût à la couleur de mon teint que j'étois étranger; mais auſſi généreux que les autres avoient été barbares, il me reçut comme un de ſes enfans, & me plaça à la tête de ſa horde victorieuſe. Nous avançâmes dans le pays, notre marche dura douze jours, le ſoir du dernier, nous arrivâmes en triomphe dans la nouvelle peuplade, où je fus reçu comme un des habitans.

Dès le lendemain quinze de nos priſonniers, éprouvèrent le même ſort qu'ils avoient fait ſubir à mes infor-

tunés compatriotes, & un pareil nombre les quatre jours ſuivans, périrent dans des tourmens, dont on ne pourroit ſans friſſonner entendre le récit. La conſtance de ceux qui périſſoient au milieu des douleurs les plus aigûes, irritoit l'acharnement des vainqueurs. Les malheureux attachés au poteau, loin d'être ſenſibles aux bleſſures dont on couvroit leurs corps, chantoient leurs chanſons de mort, en bravant avec mépris la cruauté de leurs aſſaſſins.

La nation dans laquelle j'étois incorporé, quoique antropophage, comme celle qui avoit été vaincûe, l'étoit cependant beaucoup moins; car elle ſe contentoit de boire le ſang de ſes priſonniers, en ne conſervant que leurs crânes dont ils ſe faiſoient des taſſes. Le Chef de cette horde m'avoit adopté, il me logeoit dans ſa hutte avec ſa femme & ſes enfans; ſa fille âgée de quinze ans, me demanda en mariage

à son père, qui, déjà prévenu en ma faveur, consentit à notre union. L'appui dont j'avois besoin, & qu'il m'étoit essentiel de rendre encore plus solide, me fit saisir avec empressement une occasion aussi favorable de l'augmenter. Je fus uni à la tendre *Circilla*, qui parvint en trois mois de tems à m'apprendre la langue de son pays dont je comprenois déjà plusieurs mots.

Les jeunes gens avec lesquels je m'exerçois à tirer de l'arc, admiroient mon adresse en s'efforçant de la surpasser; j'étois devenu le coriphée de la peuplade. Personne ne chantoit ni ne dansoit mieux que moi, on s'attroupoit pour me voir & pour m'entendre, lorsque le soir au retour de la chasse, nous nous réunissions pour former des jeux, où nos femmes présidoient, pour nous animer par leur présence. La mienne qui m'aimoit à l'adoration, étoit fière d'avoir un époux, dont tout le monde admiroit les talens.

Circilla, à force de me donner des preuves de son attachement, suspendoit quelquefois dans mon ame, le regret toujours vif d'être séparé de ma patrie. Elle détournoit par ses caresses les réflexions qui m'occupoient continuellement; mais mon amour n'étoit pas assez violent pour bannir de mon esprit, le souvenir de mes parens & de mes amis qui devoient recevoir la nouvelle de ma mort, à l'arrivée du vaisseau où je m'étois embarqué. L'idée de m'évader m'occupa souvent; mais où me rendre & quelle route suivre pour parvenir à un lieu où de nouveaux périls ne m'auroient pas assailli.

Je fus invité d'assister à un conseil des plus anciens comme des plus braves guerriers, qui avoient à répondre à la prière des députés des *Chiboxtons*, nation voisine & alliée de la nôtre. Mon beau-père, après les avoir écouté dans le plus profond silence, nous

dit : frères, tendons nos arcs, soulevons nos massûes ; nos amis de *Chiloxton* demandent l'assistance de notre valeur, pour exterminer les *Zamigois.* Frères, nos amis de *Chiboxton* ont commencé leurs chants de guerre, & nos voix ne se sont pas encore mêlées aux cris de la vengeance qui vont retentir dans les airs. Frères, disons adieu à nos femmes & à nos enfans, & dans trois soleils mettons-nous en marche pour surprendre les *Zamigois*, qui nous fourniront de nouvelles tasses pour boire leur sang.

Aussi-tôt qu'il eut achevé de parler, il se leva fièrement, se rendit au milieu du cercle que formoit l'assemblée, & brisant une fléche en deux, en ficha une moitié en terre, & donna l'autre aux envoyés *Chiboxtons*, pour gage de la promesse que faisoit notre nation de s'unir pour combattre avec eux. Les chants de guerre se firent entendre aussi-tôt ; chacun prépara ses

armes,

armes, & le troisième jour, nous nous mîmes en marche à l'entrée de la nuit.

Quand nous eûmes à-peu-près fait soixante milles, notre armée s'arrêta dans un bois, celle des *Chiboxtons* ne tarda pas à venir nous joindre. Alors marchant avec plus d'ordre, les deux corps alliés firent ensemble dix à douze milles, sans qu'aucun guerrier s'éloignât pour chasser, ou pour se livrer à leurs amusemens ordinaires, qui étoient la répétition de ce qu'ils feroient lorsqu'ils attaqueroient leurs adversaires. La nation ennemie n'étoit plus qu'à deux milles, nous nous couchâmes par terre dans le plus épais de la forêt, sans faire le moindre bruit, dans la crainte que les *Zamigois* ne fussent avertis de notre approche.

Aussi-tôt que l'obscurité ne permit plus de distinguer les objets, tantôt marchant à quatre pattes, tantôt en rampant comme des serpens, nous nous glissâmes le long du bois dans le plus

profond ſilence. Il fut ſoudain interrompu par un cri de notre Chef qui étoit le ſignal du maſſacre. Les ennemis enſevelis dans le ſommeil, furent réveillés par nos chants de guerre, mêlés aux clameurs de leurs femmes & de leurs filles effrayées.

Devenu barbare comme les ſauvages avec leſquels je vivois, leur férocité s'étoit communiquée à mon cœur. Sourd au cri de la pitié, j'aſſommois de ſang-froid tout ce qui ſe préſentoit à mes yeux ; nous ne nous arrêtâmes que lorſqu'il n'y eût plus de victimes à ſacrifier à notre rage meurtrière. Le carnage fut long, la nation entière fut détruite, les femmes & les enfans furent ſeuls épargnés, pour réparer par leurs unions avec les aſſaſſins de leurs pères & de leurs époux, les pertes que ceux-ci pourroient faire dans les combats. Plus de cinq cens *Zamigois* furent faits priſonniers ; certains de mourir, ils ne témoignèrent aucune

envie de fléchir par des prières la cruauté des vainqueurs.

Le ſoleil ne tarda pas à éclairer de ſes rayons cette ſcène d'horreurs. Le ſang des vaincus avoit arroſé la terre; leurs champs prêts à être récoltés furent ravagés; la flamme miſe dans leurs huttes, transforma leur patrie en un monceau de cendres: il n'en reſta plus que la place qui fumoit encore, lorſque nous nous éloignâmes pour faire avec les *Chiboxtons* le partage des priſonniers. Parmi ceux qui nous reſtèrent, j'eus le bonheur de diſtinguer le pauvre *Geeſtoon*, que j'avois cru dévoré par les *Braldinos* alliés des *Zamigois*, que nous venions d'exterminer. Il m'apprit qu'au moment de le lier au bûcher, un Chef *Zamigois* qui étoit venu viſiter les *Braldinos*, avoit demandé de l'adopter pour remplacer un de ſes fils qui avoit péri dans une attaque. Depuis, il vivoit en liberté au milieu de la Nation détruite avec tous

211226

les guerriers qui la compofoient. Il s'étoit auffi marié, mais fa femme venoit d'expirer fous les premiers coups des cruels *Chiboxtons*.

Géeftoon qui me croyoit mort depuis long-tems, fut auffi content de me revoir, que je l'étois moi-même de lui procurer la liberté. Je le préfentai à mon beau-père & à tous nos guerriers, comme un nouveau frère qui alloit déformais devenir un de nos meilleurs amis. A ma recommandation, il fut aggrégé à la Nation dont la fureur deftructive venoit de faccager celle à laquelle il s'étoit allié précédemment. Nous nous féparâmes des *Chiboxtons*, après qu'ils eurent rendu à notre Chef la moitié de la flèche qui leur avoit été remife comme le gage de notre affiftance.

Nous avions, pour notre part, deux cens cinquante prifonniers, qui ne cefsèrent de répéter gaîment pendant la route leurs chanfons de mort. Voici

la traduction d'un de leurs couplets favoris que je ne me rappelle qu'en frémissant.

J'ai mangé la chair, j'ai bu le sang, j'ai succé les os de vingt Chiboxtons, je mourrai content. Leurs mains ne sauront pas me faire souffrir, comme les miennes ont fait souffrir leurs frères, je mourrai content.

Tous ne périrent cependant pas; plusieurs furent adoptés par différentes familles, après qu'ils eurent bu avec nos guerriers le sang de leurs compatriotes qui furent égorgés. Cette action qui me révolta étoit indispensable pour garantir leur fidélité à la Nation qui les recevoit dans son sein. Elle étoit atroce, mais chaque peuple a ses usages. Cette coutume barbare lioit les vaincus à tous les intérêts des vainqueurs, & empêchoit seule la dépopulation entière de cette contrée à moitié inhabitée & continuellement en guerre avec ses voisins.

Par une cruelle viciſſitude du ſort, nous fûmes attaqués & ſurpris à notre tour par une Nation guerrière ; *Géefſroon* périt dans ce combat nocturne. L'obſcurité me favoriſa ; avec deux de mes camarades, je pris la fuite pour me dérober à la fureur des ennemis. Nous errâmes au haſard dans de vaſtes forêts où nous n'avions pour vivre que la reſſource incertaine de la chaſſe. Du haut d'une montagne, j'apperçus la mer ; la vûe de deux vaiſſeaux qui cingloient vers la côte, me fit concevoir l'eſpérance de trouver enfin le terme de mes misères.

Mes compagnons qui n'avoient pas le même intérêt que moi de s'éloigner de cette terre maudite, refusèrent de me ſuivre, lorſque votre chaloupe en s'approchant du rivage, me donna la facilité de vous joindre. Je diſputai long-tems avec eux : enfin n'ayant pour vaincre leur réſiſtance que le moyen de les tromper, je leur pro-

mais que nous ne ferions qu'aller à votre bord, pour obtenir des proviſions & de l'eau-de-vie, & que vous ne vous refuſeriez pas à nous ramener à terre.

A préſent, Capitaine, que je ſuis avec eux entre vos mains, débarquez-moi où vous voudrez; je n'abandonnerai point mes compagnons, mais pour leur plaire, je ne veux point vivre davantage hors de ma patrie, puiſque le juſte ciel me fournit par vous, une occaſion d'y retourner.

CHAPITRE LXXXII.

Nouveau Voyage à l'Isle de Fer. Changement dans la forme du Gouvernement. Inquiétude du Roi sur l'altération de la santé du Lord Roster.

1781.

EN prodiguant au jeune Anglois les secours que l'Humanité me dictoit, je le commis à la garde des deux sauvages qui l'avoient accompagné, pour qu'il eût soin de solliciter, pour eux tout ce qui pourroit leur être nécessaire. Seul il entendoit leur langue : l'infortune qui lie les hommes, l'unissoit étroitement aux compagnons de sa fuite : il avoit partagé jusqu'alors leur mauvaise fortune, il étoit naturel qu'il leur fit part du bonheur & du repos dont je lui garantissois la jouissance. Ils ne voulurent jamais se séparer : je

les envoyai tous les trois à la Nouvelle-Écosse, où ils eurent la liberté de choisir, à leur gré, le genre d'occupation qui paroîtroit plus assorti à leurs goûts.

Pour tirer un double avantage de l'arrrivée du *Roterdam* & du *Blauve-Kepel*, je proposai aux deux Capitaines d'aller faire, pour mon compte, un chargement de fer à l'Isle que nous avions découverte, si abondante en mines de ce métal. La frégate le brave *John*, sous le commandement de M. *Luke Osbrow*, eut ordre de protéger le convoi de ces deux vaisseaux, & de le charger aussi de la plus grande quantité de fer possible. Je fis porter à son bord différens bijoux d'or; & plusieurs pièces de la plus belle mousseline pour en faire présent à la Reine. Je joignis à cela plus de mille paires de pendans d'oreilles, de colliers & de brasselets d'or, pour lui aider à faire des échanges avec les Naturels du pays.

Plus il pourroit parvenir à faire naître parmi eux le goût de ces brillantes bagatelles, plus je m'assurois de ne jamais manquer de fer, dont l'impossibilité de me passer devenoit chaque jour plus sensible. Sans la ressource que la relâche de ma frégate nous avoit procurée, nous aurions été forcés depuis long-tems de dépecer le *Reynolds* qui nous servoit de bâtiment de garde, pour en retirer le fer, dont nous avions besoin. J'avois ordonné qu'on ménageât l'emploi de ce métal, malgré cela, nous n'en avions jamais suffisamment : nos constructions sur terre & sur mer, absorboient tout celui qu'on nous avoit apporté. La cargaison des trois vaisseaux que j'expédiois, devoit m'en fournir assez abondamment, pour m'en faire moins sentir la rareté.

Comme il me devenoit de plus en plus important de me lier avec les Habitans de cette Isle, je nommai M.

Charles Corbson, frère du Gouverneur de *Sarcofa*, pour aller réfider auprès de celle qui en étoit Souveraine. Je lui donnai douze *Apriliens* & huit *Sarcofiens* pour former fa fuite, en leur recommandant de travailler à apprendre la langue du Pays, afin que nous puiffions, avec plus de facilité, correfpondre & ouvrir un commerce avec cette Nation. D'après le Journal du Capitaine *Osbrow*, elle me paroiffoit affez civilifée pour que la Reine & les Habitans compriffent qu'une liaifon mieux cimentée avec nous, feroit également avantageufe aux deux Royaumes.

Depuis la mort de M. *Jarvis*, je me propofois de donner une forme nouvelle au Gouvernement de mes États, pour n'avoir pas l'occupation gênante de veiller à l'adminiftration des Miniftres qui ne travailloient plus qu'avec moi. Entre divers moyens dont le choix étoit à ma difpofition, la

forme usitée en Angleterre, en y faisant quelques modifications, me parut la plus convenable. A cet effet, par un édit proclamé dans toutes les parties des trois Isles, j'annonçai aux peuples que la Nation se gouverneroit elle-même, par l'entremise des députés que chaque préfecture fourniroit.

Charles-Hire devoit nommer trois membres; les autres villes d'*Aprilis*, de *Pullosin* & de *Sarcosa*, feroient tenues d'en envoyer deux qui passeroient trois mois chaque année dans la Capitale, pour déterminer ce qu'il y auroit de plus utile à faire pour l'avantage général. L'assemblée devoit être présidée par les quatre Secrétaires d'État, qui me rendroient compte des opérations arrêtées à la pluralité des voix. Chaque membre auroit le droit de discuter librement l'intérêt de la préfecture dont il étoit le député; on devoit prendre ensuite les avis des assistans, & se régler sur le plus ou

moins d'unanimité dans les opinions.

La première assemblée générale fut fixée pour la fin du mois de juillet: elle se tint dans une des salles de mon Palais, en attendant que j'eusse fait bâtir un hôtel propre à contenir les personnes qui devoient la composer. J'en fis l'ouverture par un discours qui prouvoit à tous le desir que j'avois de coopérer, en tout ce qui seroit en mon pouvoir, au bien-être de chacun de mes sujets. Quand j'eus fini de parler, l'Orateur de la chambre, le Révérend *François Morris*, Archevêque de *Charles-Hire*, se leva pour prendre la parole.

Après avoir fait l'éloge de la manière dont je m'étois conduit jusqu'à ce jour, pour avancer par des travaux multipliés la civilisation des trois Isles soumises à mon empire, il entra dans les détails du voyage que je venois d'entreprendre, des peines que je m'étois donné, & des soins que j'avois

pris pour assurer une tranquillité durable aux Habitans de mon Royaume. Les difficultés sans nombre, ajouta-t-il, qu'il a eu à surmonter pour mettre les choses dans l'état où nous les voyons, méritent d'autant plus notre reconnoissance, qu'il est peu d'hommes qui eussent voulu sacrifier leur repos pour porter une couronne qui est le prix de sa constance & le fruit de ses travaux.

Créateur, en quelque sorte, & législateur de cette Nation, après l'avoir mise à l'abri des insultes des autres peuples en formant une armée pour la défendre, il a parcouru l'intérieur de chaque Isle pour encourager l'Agriculture & le Commerce. Les Arts, même ceux de pur agrément, ont été l'objet de sa sollicitude. Son œil attentif s'est porté dans toutes les parties, il n'a rien négligé pour rendre son Royaume florissant & ses sujets heureux. Nous sommes aujourd'hui réunis

pour statuer ce qui pourroit être plus utile au bonheur des individus qui vivent sous la protection des loix sages qu'il a établies. Chacun de nous est invité à faire ses efforts pour le maintien du bon ordre, & pour donner au Souverain dont l'équité veille sur nous, les conseils qui nous paroîtront les plus propres à seconder ses vûes bienfaisantes.

Le Général *Burnel* parla ensuite, & fit l'énumération des troupes que je tenois sur pied pour la sûreté de mes possessions; des vaisseaux que j'avois fait construire, pour mettre la fortune de mes sujets à l'abri d'être envahie, & pour accroître entr'eux les rapports que le commerce rendoit chaque jour plus sensibles; des villes que j'avois fondées, des forteresses qui étoient élevées pour les défendre; des productions étrangères naturalisées dans mes états, & de tout ce que je me proposois encore de faire pour la fé-

licité publique. Il finit par engager tous les membres à adreſſer des vœux au ciel pour attirer ſur ma famille les bénédictions qui devoient être la récompenſe des vertus du Monarque juſte & éclairé, dont toutes les actions étoient dictées par l'amour de ſon peuple.

On remit au lendemain à agiter les différentes propoſitions qui devoient occuper les premières ſéances. L'Aſſemblée ſe leva, & tous les députés, au nombre de trente, furent engagés à un dîner ſomptueux préparé pour le jour de leur convocation. Ils aſſiſtèrent en corps à la première repréſentation d'une pièce nouvelle, de la compoſition de notre muſicien *Scield*, dont deux des Colonels *Jarvis* (*f*) avoient

(*f*) Il paroît qu'à *Aprilis*, c'eſt tout comme à Paris, où chacun travaille à faire des ſoi-diſans poëmes d'Opéra, tant bons que mau-

fait le poëme. Cet ouvrage avoit pour titre : *la Princesse de Babylone*, sujet tiré d'un des Contes de Voltaire. Les gaîtés dont elle étoit semée, rendirent indulgent sur les incohérences qui frappèrent les spectateurs. Il faut être de bien mauvaise humeur pour se plain-

---

vais. On en comptoit il y a un an, environ trois cens quatre-vingt faits & non parfaits; depuis il en a été créé au moins autant, sans parler de ceux qui sont sur le métier ; de manière qu'on peut évaluer à neuf cens & quelques, le nombre des Opéras prêts, ou sur le point de l'être. En en supposant le tiers de passables, il faudroit à quatre par an au moins soixante & quinze années pour les voir éclore l'un après l'autre. Les Auteurs de la Comédie Françoise, desirent une seconde troupe, pour jouir avant leurs morts, de la représentation de leurs pièces; ceux de l'Opéra devroient solliciter la construction de douze salles, pour entendre de leurs vivans la musique qui doit être composée sur leurs chef-d'œuvres. *Note de l'Editeur.*

dre, ou pour critiquer amèrement un Auteur, quand il parvient à amuſer pendant la durée du ſpectacle, ceux que l'habitude ou la curioſité y attire.

Un ballet en un acte ſuivit; c'étoit la fête de Cythérée. Vénus arrivoit ſur la ſcène portée ſur une conque que les Nayades & les Tritons environnoient: les Nymphes la reçurent à ſa deſcente, pour la placer ſur un trône de roſes qu'elles lui avoient dreſſé. La Déeſſe inſtituoit les myſtères de l'Amour qui devoient ſe célébrer en ſon honneur. Les Graces, dans un coſtume qu'on ne voit plus que dans les tableaux, dansèrent avec les Nayades à la fête de Vénus, & charmèrent les ſpectateurs qui ne ſe laſsèrent point de les applaudir.

Le Lord *Roſter* étoit tombé malade à *Pulloſin*, dans la ville qui portoit ſon nom: une mélancolie que rien n'avoit pu diſſiper, conſumoit lentement ſes jours. Ma tendreſſe pour ce fils, gage chéri

de ma première inclination, croissoit à mesure que l'âge développoit en lui les qualités estimables qui lui attiroient la confiance & l'attachement de ceux qui l'approchoient. Éloigné des secours, par son obstination à aller vivre à *Roster*, son mal avoit fait des progrès qui me causèrent les plus vives alarmes.

Le Chirurgien de *Charles-Hire*, le plus habile de ceux que j'avois fait venir d'Angleterre, m'accompagna à *Pullosin*. Ma présence, mes soins empressés auprès de mon cher *George*, parurent irriter son état, loin de lui porter quelqu'adoucissement. Il ne souffroit point en apparence : le Chirurgien m'assura que quelque cause étrangère aux secours de l'art, produisoit le changement qu'on appercevoit dans le malade, & qu'il ne connoissoit aucun remède qui pût le guérir, s'il s'obstinoit à garder le silence.

Je priai les deux Ladis de me laisser

quelques momens ſeul avec mon fils. —— Vous n'avez aucun mal réel, lui dis-je, cependant votre ſanté s'altère de jour en jour. Vous vous êtes éloigné de moi; ma tendreſſe vous a paru importune; vous m'avez fui, vous mon fils, mon cher *George*, qui ne pourrez jamais concevoir quelle eſt l'étendûe de mon attachement. Je m'étois flatté de trouver en vous un ami: je m'efforçois de multiplier autour de vous, les agrémens & les douceurs qui peuvent répandre quelques charmes ſur la durée d'une vie à laquelle tout le bonheur de la mienne eſt attaché. Vous m'avez paru d'abord ſenſible aux marques de mon affection; bientôt elles vous ont paru à charge; vous avez deſiré vous ſéparer de votre père, pour vous confiner loin de lui dans des lieux qu'il n'habite point, ſans conſidérer combien votre abſence l'affligeoit.

Je ne vous demande que de la

franchiſe ; parlez-moi à cœur ouvert, oubliez que je ſuis votre père, ne voyez en moi qu'un ami tendre, ſincère, indulgent ; confiez dans le ſein de cet ami les peines qui vous tourmentent. —— O mon père ! vous me déchirez le cœur ; vos reproches me tuent, je ne les mérite point. Ne doutez pas de mon amour, il égale au moins votre tendreſſe. Au nom de tout ce que je dois à vos bontés paternelles, laiſſez moi mourir, ſans me forcer à rompre un ſilence qui me pèſe, mais dont la funeſte connoiſſance troubleroit votre repos. —— Ah ! *George* ! . . . , viens, mon fils, achève, ne me tiens pas plus long-tems dans cette cruelle incertitude, apprends-moi ce qu'il te coute tant de déclarer. Mon repos, dis-tu, dépend de ton ſilence ? Eh bien ! ce repos n'exiſte plus pour moi, il eſt troublé par ton propre aveu ; fais rentrer le calme dans mon ame agitée, inquiète, irréſolûe. ——

Mon père, je vous aime, & vous n'en devez pas douter; je consens à retourner avec vous à *Aprilis*, mais ne m'interrogez pas; peut-être ma santé se rétablira, peut être. . . . . . Partons, mon père, quand il en sera tems, je vous instruirai; vous saurez. . . . . . . Soyez calme & tranquille, un jour viendra, où vous approuverez le refus que je fais de vous dévoiler un secret odieux, un secret qui doit être renfermé dans mon sein. —— De quelque nature qu'il soit, mon cher *George*, du moment qu'il a quelque rapport à moi, vous devez me le déclarer. Craignez vous mon indiscrétion? —— Non, je crains. . . . . . O mon père! je me jette à vos genoux —— Relevez vous, mon fils, cette situation ne convient point quand on parle à son ami. —— Vous me désespérez: je vous supplie de vous fier à ma prudence, à mon attachement. Laissez-moi, laissez à votre cher *Geor-*

ge, laiſſez à ſon courage à réunir toutes ſes forces pour vaincre, pour dévorer ſa peine. Vous n'y pourriez apporter aucun remède, vous vous attendririez ſur mes chagrins ſans pouvoir les adoucir. —— Mais, j'ai part à ces chagrins, vous en êtes convenu, comment ſe fait-il, que les ayant involontairement occaſionnés, je ne puiſſe pas les faire ceſſer dès que vous me les aurez fait connoître. —— Vous ne le pourriez pas. Pardonnez, ô le meilleur des pères, ſoyez certain que ce n'eſt point par obſtination que je me tais...... Retournons à *Charles-Hire*. Pour grace unique, je vous ſupplie de me continuer vos bontés, c'eſt en faiſant mes efforts pour m'en rendre de plus en plus digne, que je parviendrois à ſurmonter la peine ſecrète dont votre tendreſſe s'alarme. Demain je ſerai prêt à vous ſuivre, n'exigez rien de plus.

Mes prières ne purent ébranler ſa réſolution; il me conjura avec tant

d'inſtance d'oublier ce qu'il m'avoit dit, & de laiſſer au tems à porter quelqu'adouciſſement à ſon état, qu'enfin je me rendis à ſes vœux. Nous revinmes enſemble; je lui offris de faire à ſon palais tous les embelliſſemens qu'il pourroit imaginer, pour en rendre le ſéjour plus agréable; il me proteſta qu'il étoit content de ſa demeure, & qu'il ne deſiroit rien à cet égard.

Quand je réfléchis en particulier à la contrainte qu'il avoit éprouvée pour ne pas me révéler la cauſe de ſon chagrin, je commençai à ſoupçonner que l'amour y entroit pour quelque choſe, mais quel en pouvoit être l'objet? Qui, dans mon Royaume, avoit pu lui plaire? Pourquoi ne me l'avoir pas avoué? Ma tendreſſe & mon indulgence n'étoient-elles pas des garans qui devoient lui faire déclarer celle, qu'un penchant peut-être réciproque affligeoit de ſon côté, pendant que du ſien

il expiroit martyr d'une paſſion inſurmontable.

Il ſavoit, à la vérité, que je n'étois pas homme à autoriſer le vice, mais il pouvoit épouſer celle qu'il aimoit : aurois-je héſité, malgré mes réglemens, à faire une diſtinction en ſa faveur. Si elle étoit mariée ? . . . . le divorce étoit poſſible ; tout me devenoit permis pour conſerver les jours de mon fils.

Je me promis d'épier ſa conduite. Je chargeai le Colonel *Edmond* Cunnigam avec qui il étoit étroitement lié, de me rendre compte de toutes ſes démarches. Je lui avouai la cauſe qui me faiſoit lui donner une pareille commiſſion. Le bonheur, la tranquillité de ſon ami étoient des motifs qui devoient animer ſon zèle ; il me jura de me donner des preuves de ſon dévouement, & de raſſurer bientôt ma tendre ſollicitude.

CHAPITRE LXXXIII.

Création d'un nouveau grade dans le Militaire, & de l'Ordre de Saint-George ; réception des Chevaliers. Produit des recoltes de sucre & de café.

1784.

J'AVOIS fixé au mois de Janvier prochain, le mariage du Prince Royal & celui de ses frères, les Ducs d'*Aprilis* & de *Sareosa*. Le jeune *Henri* fils du *brave John*, que j'avois ramené de Londres, ayant atteint sa vingtième année, épousa la fille aînée du Colonel *Robert* Corbson. J'aurois voulu qu'une même célébration se fût faite pour mes enfans & pour lui, mais son empressement me détermina à lui laisser devancer l'époque annoncée pour les jeunes Princes.

Son père, que je nommai Lord Aberdéen, donna ſur le vaiſſeau *Amiral* une fête ſuperbe. Le *Rick* de l'avant à l'arrière, ne forma qu'un ſeul pont ſablé, partagé en deux belles ſalles couvertes avec des toiles & des branchages, qui offrirent, dans la rade, le coup-d'œil & la fraîcheur d'un ſallon de verdure. Je me rendis avec les Reines, le Lord Roſter & toute la Cour, à bord du vaiſſeau qui nous ſalua de toute ſon artillerie, à laquelle les autres bâtimens & la citadelle répondirent par trois décharges. La muſique, placée ſur la poupe, égaya un repas ſplendide qui avoit été préparé pour plus de deux cens perſonnes. Toutes les Dames de *Charles-Hire* invitées au bal qui ſuivit le dîner, danſèrent juſqu'à minuit, où une nouvelle ſalve, quand on me mit à terre, troubla fort mal-à-propos le ſommeil de ceux qui logeoient près du rivage.

Henri fut fait Lieutenant de vaisseau, avec la promesse de commander un de nos *Cutters*, aussi-tôt que l'Amiral, son père, le trouveroit en état de savoir le conduire. Il avoit la plus grande application à apprendre son métier ; le Capitaine Osbrow, m'en avoit fait le plus grand éloge, au retour de son premier voyage aux Isles des *Rochers* & du *Fer*, où ce jeune homme l'accompagna d'après son propre desir.

Pour récompenser mes Officiers Généraux dont j'avois toujours eu à me louer, j'érigeai en Comté les terres qu'ils possédoient. L'aîné de chacune de leurs familles, devoit hériter du titre, après la mort de celui qui l'avoit porté. Je joignis à cette faveur, celle de pouvoir ajouter à leurs noms la qualité de Lord & de Comte, qui flatta leur amour-propre, en même tems qu'elle ennoblissoit leur postérité. *George* que j'avois reconnu pour

mon fils, reçut de même le titre de Duc, pour lui & pour l'aîné de sa famille.

Pour augmenter les grades, je créai celui de veldt Maréchal dont furent pourvus mes Officiers-Généraux; les quatre Major-Généraux furent nommés Lieutenans-Généraux, & les huit plus anciens Colonels, MM. *François* & *Alexandre* Burnel, *Will* & *Edelbert* Springle, *Jac* & *Albert* Cunnigam, *Edouard* & *Henri* Jarvis, furent faits Major-Généraux par cette promotion.

La médaille d'or attachée avec un ruban bleu, avoit été jusqu'alors, la seule décoration qui annonçoit extérieurement le rang des principaux habitans de mon Royaume. Elle étoit devenûe la récompense de tous ceux qui, dans différens états, avoient bien mérité de la reconnoissance publique, & de ma bienveillance particulière. Une nouvelle distinction me parut né-

cessaire ; je créai un Ordre sous le nom de *Saint-George.* Une croix & une plaque d'or, un large cordon rouge furent la marque des Chevaliers qui en furent décorés.

La réception en fut faite avec solemnité dans la chapelle de mon palais. J'admis à cet honneur le Prince Royal, les Ducs d'*Aprilis* & *de Sarcosa*, le Duc de Roster, l'Amiral *John* Aberdéen, les veldts Maréchaux Comte de Burnel, de Jarvis, de Cunnigam & de Springle, le Général *Thomas* Cunnigam Gouverneur de *Pullosin.* L'Archevêque de *Charles-Hire*, Primat du Royaume, fut nommé Officier Commandeur de l'Ordre. Les onze personnes admises prêtèrent serment entre mes mains, en recevant la décoration dont j'ai parlé plus haut.

Nous nous rendîmes processionnellement dans le temple, où après un discours que prononça l'Évêque de *Burnel* sur les devoirs imposés aux

membres du nouvel Ordre, nous revînmes précédés de la compagnie de cent hommes des gardes du palais, que j'avois créés depuis mon retour, & suivis du régiment de Royal-Écossois.

Plus les distinctions flattent les hommes, plus il est de la sagesse de celui qui les donne, de rendre rare cette preuve de la faveur du Souverain. En fixant dans les statuts, que le nombre des Chevaliers ne passeroit jamais celui de treize, même en comptant ceux de la Famille Royale, qui en seroient décorés, je m'assurois de faire desirer plus vivement l'honneur d'y être admis, à ceux qui avoient droit d'y prétendre. Les médailles d'or pour les artistes, & d'argent pour les ouvriers, n'en devenoient pas moins un encouragement, auquel je pouvois désormais donner plus d'extension, en excitant l'activité qu'ils mettoient dans leurs travaux.

cens livres sterlings employées si utilement devoient me faire espérer des progrès encore plus rapides de la part des éleves, pendant que je m'assurois que leurs maîtres redoubleroient d'attention pour les instruire, & les rendre en état de mériter la récompense à laquelle ils avoient droit d'aspirer & dont eux-mêmes devoient avoir leur part.

Je fis aussi parmi les troupes une distribution de médailles d'or pour les Officiers, & d'argent pour les sergens & caporaux. La Marine ne fut pas oubliée dans cette marque de faveur, ni ceux qui avoient travaillé au chantier à la construction de mes vaisseaux. Tous en général durent être satisfaits de la justice que je m'empressai de rendre au mérite de chacun d'eux.

On avoit récolté cette année vingt-quatre milliers de café d'une qualité qui auroit pu dans les marchés d'En-

rope, le disputer à celui qui est si recherché sous le nom de *Moka*. Nos plantations en cannes nous avoient produit cent trente milliers de sucre rafiné, on retira de la mélasse environ deux cens barils de *rum*. Nous avions la certitude de recueillir dans l'année suivante le double de sucre & de café, par l'extension qu'on avoit donnée à la culture de ces deux denrées.

Nous n'avions pas été aussi heureux dans l'essai de faire du vin; mais peut-être qu'en vieillissant il pouvoit devenir potable. Nous en mîmes la plus grande quantité en bouteilles, pour obtenir du tems qu'il s'améliorât. Le rouge étoit épais & doucereux, le blanc quoique d'une meilleure qualité, ressembloit trop à du vin muscat, & ne répondoit point à l'usage que nous voulions en faire. Je présumai que trop peu de fermentation dans le vin, avoit pu lui donner le goût qui le rendoit désa-

gréable ; à la vendange prochaine, je me promis à tout hasard de prévenir cet inconvénient, & de faire de nouveaux essais, pour me procurer un meilleur résultat.

CHAPITRE LXXXIV.

Retour des trois bâtimens partis pour l'Isle de Fer ; danger qu'ils courent en route ; perte d'une Corvette Espagnole.

1781.

LE calme heureux dont nous jouissions dans l'Isle d'*Aprilis*, fut troublé par un évènement inattendu. La frégate le *Brave John* étoit arrivée à l'Isle de *Fer* avec le *Roterdam* & la *Bliduyve Kepel*, sans aucun accident. La Reine, régente du Royaume pendant la minorité de son fils, avoit reçu mes présens avec une satisfaction qui fit bien augurer à mes Capitaines de la facilité qu'ils auroient à faire leurs chargemens. On leur avoit remis par son ordre cinq mille barres de fer, en leur accordant la permission de com-

mercer avec ceux qui voudroient échanger du fer pour les colifichets d'or & d'argent qui furent étalés aux regards des curieux.

Les pendans d'oreilles avoient fait fortune parmi les femmes, les colliers & les bracelets furent aussi très-recherchés; on manqua bientôt de moyens pour satisfaire à toutes les demandes. M. Osbrow eut alors du regret de n'en avoir pas apporté un assortiment plus considérable, de même que de ne s'être pas muni de quelques balles de mousseline, pour contenter les dames de la suite de la Reine, qui s'étoient flattées à son imitation de se vêtir plus légèrement. Il fut consolé de n'avoir pas été plus prévoyant, par la promptitude avec laquelle il complèta les trois cargaisons avec le peu qu'il avoit embarqué de tous les jolis riens qui plaisoient si fort à ces Insulaires.

La monnoie du pays étoit en nacre de la forme d'un dés à jouer avec

six faces, sur chacune desquelles étoit une empreinte différente incrustée avec assez de propreté. Il lui en resta un grand sac qu'il fut forcé de laisser dans l'Isle, ne pouvant plus en faire l'emploi.

M. *Charles* Corbson demeura dans la maison qu'on nous avoit cédée après le départ des vaisseaux. Ce ne fut qu'après beaucoup de signes & à l'aide de quelques mots que M. Osbrow avoit retenu, qu'on parvint à faire connoître aux Ministres d'État, quelle étoit la mission de mon député. Ils ne comprirent cependant pas assez l'explication qu'on leur en donna, pour imiter mon exemple, en faisant passer sur un de nos bâtimens des envoyés de leur nation pour résider auprès de moi. L'étude de leur langue, à laquelle M. Corbson devoit s'appliquer, me fit attendre que cette connoissance acquise, leur persuadât l'utilité d'une ambassade réciproque.

La veille du jour fixé pour l'audience de congé, le feu prit pendant la nuit à une vaste maison : la lenteur des secours, exposoit tout le quartier voisin à être la proie des flammes. Les trois Capitaines, suivis de presque tout leur équipage, accoururent pour arrêter le progrès de l'incendie, qui se communiquoit avec violence au palais du premier Ministre. L'intelligence & l'activité qu'ils déployèrent aux yeux de toute la ville, leur acquirent une considération proportionnée au service qu'ils avoient rendu. Ce fut par leur aide que le dommage ne fut pas aussi considérable qu'on l'avoit craint. Les charpentiers coupèrent la communication, & la maison embrasée fut seule détruite, sans porter aux autres aucun préjudice.

La Reine & tous les Grands de sa Cour ne surent par quel moyen reconnoître le zèle & le désintéressement de ces Messieurs. On ne pouvoit leur

offrir que du fer; ils en étoient chargés: de grossières étoffes de soie n'avoient pas une valeur à laquelle ils pussent attacher un grand prix. En se montrant généreux, ils forçoient la Nation à la reconnoissance, & s'assuroient de plus en plus de ne pas rencontrer d'obstacle pour obtenir le fer dont je me trouverois avoir besoin.

M. Osbrow avoit fait en outre une chose fort sage; il emporta sur son vaisseau des plants de l'arbre dont les feuilles nourrissoient les vers à soie, avant de se procurer des œufs qu'on ne feroit éclore à *Aprilis* que dans le cas que l'arbre y prospérât. Cette attention me fit d'autant plus de plaisir que, quoique le succès ne pût m'être d'une grande utilité, je trouvois par ce moyen l'occasion d'occuper l'industrie par cette nouvelle branche de fabrication dont nous ferions l'essai.

Le *Roterdam* & le *Blauve Kepel* revenoient sous l'escorte de la frégate,

chargés tous les trois à couler bas. A cent lieues d'*Aprilis*, ils firent la rencontre d'un vaisseau Espagnol de soixante pièces de canon, & de deux corvettes de dix-huit. Au lieu de se laisser approcher, & en s'annonçant Hollandois, Nation en paix avec l'Espagne, d'offrir du fer à la cupidité du Commandant qui les supposoit chargés de quelque chose de plus précieux; ils prirent chasse, en s'efforçant d'échapper à ceux qui les poursuivoient. La frégate faisoit forcer de voile aux deux bâtimens qu'elle convoyoit, dans l'espérance de voir bientôt terre, & de les mettre à l'abri d'être enlevés.

Un gros temps qui s'éleva leur fut plus utile que la célérité de leur marche. Heureusement le vaisseau de ligne, mauvais voilier, resta en arrière pendant les trois jours que dura sa poursuite. Une des corvettes atteignit la frégate à plusieurs reprises, mais la bordée du *Brave John* la fit reculer

autant de fois, & il s'en feroit emparé s'il n'avoit pas craint l'approche du vaiſſeau de-ligne qui cherchoit à le joindre.

La partie à l'Oueſt d'*Aprilis* où Édimbourg étoit ſituée, fut l'endroit que le Capitaine Osbrow reconnut lorſqu'il vit terre. La rade protégée par les deux batteries que j'y avois placées à ma dernière viſite, lui paroiſſant sûre, il n'héſita pas à venir s'y mettre à couvert ſous la protection de leurs canons. J'appris par un courier qui paſſa par la Nouvelle-Écoſſe, qu'une eſcadre ennemie étoit mouillée devant la ville, & menaçoit d'inſulter les habitans. Les vaiſſeaux le *Rick*, l'*Aprilis*, le *Pullofin* & les frégates la *Précieuſe* & le *Wakéfield*, ſortirent ſix heures après, pour venir dégager mes bâtimens, & livrer combat aux ennemis qui oſoient ſe montrer ſur nos côtes.

Une des corvettes Eſpagnoles en-

boſſée devant la batterie à droite de la rade, étoit parvenûe à la démonter. Deux canonniers tués devenoient le prélude des hoſtilités. La corvette alloit faire la même opération ſur la ſeconde batterie, lorſque mes vaiſſeaux parurent. Le Commandant Eſpagnol mit auſſi-tôt à la voile. Mon eſcadre s'étant fort élevée au vent, lui laiſſa un paſſage libre du côté du Sud, dont il profita pour ſe gliſſer entre *Pulloſin* & *Sarcoſa*. Ma flotte appercevant ſa manœuvre, gouverna ſur lui, auſſi-tôt que la frégate de M. Osbrow, qui ſe vit dégagée eut mis à la voile, pour *Aprilis*; ſuivie du *Roterdam* & du *Blauve-Kepel*.

Le vaiſſeau de guerre Eſpagnol, & les deux corvettes, après avoir allongé la côte Oueſt de *Sarcoſa*, ſe voyant pourſuivis par des forces ſupérieures, tournèrent à l'Eſt, où une anſe étroite leur préſenta un abri qu'ils ſe hâtèrent de fortifier. Six canons de dix-huit,

placés sur un cap avancé, au-dessus d'un plateau formé par les rochers, en défendoient l'entrée. Notre Amiral, qui sentit la difficulté de les forcer dans cette retraite, se contenta de les bloquer, en leur ôtant toute espérance de lui échapper par la fuite.

Le Colonel *Robert* Corbson, averti de ce qui se passoit, étoit en marche à la tête du quatrième régiment, pour harceler l'ennemi par le derrière, & l'empêcher de s'établir dans le fond de l'anse fermée par une gorge dont l'approche étoit difficile. La *Précieuse* étoit mouillée à l'Est, le *Wakéfield* à l'Ouest; le *Rick*, l'*Aprilis* & le *Pullosin* croisoient à la vûe des Espagnols, qu'ils saluoient en passant de leurs bordées, sans leur faire aucun mal par l'éloignement où ils se trouvoient.

Il eût été beaucoup mieux d'ancrer un de nos vaisseaux de ligne dans la passe de cette anse, afin d'en boucher absolument la sortie, & alors les trois

bâtimens Espagnols eussent été pris comme dans un filet. Si j'avois pu être présent, quand notre Amiral dispofa son plan de bataille, je l'eusse réformé sur celui que j'indique, & nous aurions infailliblement obtenu une victoire complète.

L'escadre ennemie, après neuf jours de station, profita d'un vent de Nord assez violent, pour quitter le lieu où elle s'étoit réfugiée. Les Espagnols enclouèrent le canon qu'ils n'eurent pas le tems d'emporter, & jetèrent à la mer tout ce qui pouvoit retarder leur marche. Le vent qui avoit forcé mes vaisseaux à prendre le large pour louvoyer moins près de terre, leur laissa la sortie libre. Les signaux du *Wakefield* firent virer de bord au *Rick* qui courut avec toute sa flotte sur l'ennemi. L'avance qu'avoient les Espagnols, ne fut utile qu'au Commandant & à une des corvettes; la seconde en rasant de trop près la terre, toucha

sur les ressifs de la côte de *Pullosin*, & se perdit.

Cet accident sauva les deux autres bâtimens qui fuyoient, & qu'on ne songea plus à poursuivre. Ce fut encore une faute, le *Rick* & le *Pullosin* n'avoient pas besoin de se détourner ; ils eussent très-facilement joint le vaisseau Espagnol qui eût été forcé de se rendre. Toutes nos chaloupes (g) mises à la mer, furent porter du secours à l'équipage de la corvette, qui fut sau-

(g) On ne sauroit trop louer l'humanité des Marins François & Anglois, lorsqu'ils ont l'occasion de l'employer en mer. Il n'y a plus d'inimitié en tems de guerre entre ces deux nations rivales, lorsque l'une d'elles court quelque danger. Il seroit à desirer qu'on pût en dire autant des navigateurs de toutes les Puissances de l'Europe ; les Hollandois sur-tout verroient périr une escadre entière, sans penser à se détourner de leur route, pour lui offrir la moindre assistance. *Note de l'Editeur.*

vé en entier. Le corps du bâtiment fut bientôt mis en pièces par la fureur des vagues qui le portoit contre les brisans. J'aurois desiré qu'on eût pu retirer les canons, mais la mer étoit devenûe si orageuse, que la *Précieuse*, pour s'être trop approchée, fut sur le point d'éprouver le même accident que la corvette Espagnole. Nos chaloupes eurent toutes les peines du monde à revenir à bord des vaisseaux, une houle très-forte les exposoient à être submergées; & d'après l'opinion des Officiers, ce fut comme par un miracle, qu'il ne leur arriva aucun malheur.

La *Santa Cécilia* qui avoit péri, étoit commandée par *Dom Louis*, *Alonso*, *Bernard*, *Victor*, *Pédrito*, frère de *Dom François* inspecteur de mes deux régimens des gardes. Notre escadre ramenoit l'équipage de la *Corvette* composée de cent quatre-vingt-dix personnes. Quelqu'embarras que m'occasionnât

m'occasionnât tout ce monde, l'évenement qui les arrêtoit à *Aprilis*, m'imposoit l'obligation de leur rendre les soins qu'on doit aux infortunés, en ne négligeant rien cependant pour que leur séjour dans mon Royaume ne laissât après eux aucun regret à mes sujets.

A quatre cens verges du rivage, j'avois fait bâtir une très-grande maison, que joignoit une vaste jardin. C'étoit un hospice où, en débarquant, les étrangers alloient faire quarantaine, jusqu'à ce que la visite du premier chirurgien de la Capitale eût donné son certificat en garantie de la santé de ceux qui y séjournoient. Je n'avois connu de véritablement efficace que ce remède, pour empêcher que les habitans de mes trois Isles ne souffrissent de la contagion qui désole une partie de l'Europe, pendant qu'elle fait vivre l'autre dans une crainte con-

tinuelle, qui altère les délices du plu doux des plaisirs.

Les Espagnols m'étoient plus suspects à cet égard que les Européen de toute autre nation; cette maladi est enracinée chez eux. A l'exceptio de *Dom Louis* qui fut logé chez so frère, tout le reste, Officiers & ma telots, subirent la rigueur des épreu ves qui pouvoient me rassurer su leurs santés. Ils ne devoient regarde cela que comme une précaution sage dictée par la raison & l'expérience ils en murmurèrent cependant & s plaignirent que je les traitois d'un manière inouie; leur mécontentemen ne changea rien à mes ordres. Un pe de mal-aise ne peut pas être compar aux accidens dont je voulois garant mes sujets. Bongré, malgré, il fall qu'on usât de mon préservatif. Comm ils se trouvèrent un peu à l'étroit dan le lazaret, je fis transporter cinquan hommes sur le *Reynolds*, où un piqu

du troisième régiment fut s'établir pour veiller sur eux.

La frégate le *Roterdam* & le *Blauve Kepel*, avoient débarqué toute la ferraille qui les encombroit. *Dom Louis*, témoin de ce qui composoit leur cargaison, ne put s'empêcher de convenir que le Commandant du *San Geromio* eût été bien attrapé, si, plus heureux dans sa poursuite, il eût brûlé de la poudre pour s'emparer d'un amas de fer si inutile pour lui. Il avoit cru nos vaisseaux venans de la Chine, & chargés de marchandises précieuses. L'espoir d'une riche capture, lui faisoit calculer d'avance les avantages qu'il retireroit de la prise de nos vaisseaux. La fierté du Capitaine Osbrow, qui ne vouloit pas se soumettre à l'humiliation d'une visite, avoit entretenu parmi les Espagnols la première idée, que la vûe des trois bâtimens prodigieusement chargés, devoit nécessairement faire naître.

CHAPITRE LXXXV.

Mariage du Prince Royal avec la fille de Jenni, Fêtes données à cette occasion.

1782.

DEPUIS deux mois, on travailloit aux préparatifs des fêtes qui devoient se donner, lors de la célébration du mariage du Prince Royal & des Ducs d'*Aprilis* & de *Sarcosa*. Ces trois aînés de mes fils entroient dans leur quinzième année; la jeune *Betty* que j'avois amenée de *Falkerk*, étoit destinée à l'héritier du trône; *Miss Willelmina* Burnel & *Juliette* Jarvis, promises aux deux autres Princes, furent les épouses dont j'avois pour eux fait le choix. La jeune Princesse *Amélie*, la plus âgée de leurs sœurs, devoit encore rester fille, jusqu'à ce qu'il se présentât un mari digne d'elle.

Le 16 Janvier étoit le jour fixé pour les fameuſes noces, annoncées depuis long-temps. La route depuis mon palais juſqu'au temple étoit jonchée de fleurs, les murs des maiſons recouverts de feuillage des deux côtés, formoient des doubles allées de verdure, en joignant les branches des grands arbres plantés dans le milieu des rûes. Les deux régimens des gardes bordoient la haie, pour empêcher la foule de ſe porter dans le même endroit. La ſéparation que formoient les arbres, laiſſoit une moitié des rûes pour les curieux, & l'autre pour le cortége, ſans qu'il put réſulter aucun embarras d'un grand concours de monde.

La marche s'ouvroit par trois cens hommes de cavalerie de Royal-Écoſſois; on voyoit enſuite vingt-quatre *bliras* ſuperbement décorés, dans chacun deſquels étoient trois jeunes garçons & autant de jeunes filles vêtues

en blanc & couronnées de fleurs. Vingt-quatre drapeaux portés par les Officiers des piqueurs, entourés de la musique de leurs Corps & de celle des gardes, venoient après les *bliras*. Cent cinquante coureurs avec des bonnets couverts de longues plumes blanches marchoient ensuite. Vingt chevaux de main magnifiquement enharnachés, & huit de mes Officiers Généraux à cheval, précédoient une caléche découverte traînée par huit chevaux, dans laquelle j'étois placé avec mes trois fils & leurs jeunes prétendûes; soixante hommes des gardes du palais environnoient cette voiture. Cinq carrosses attelés de six chevaux, où étoient placées les Reines, les Dames de leur suite, le Duc & les Duchesses de Roster, suivoient immédiatement. Le reste de la cavalerie de Royal-Écossois fermoit la marche, qui fut au petit pas jusqu'à la place où le temple étoit situé.

L'artillerie du Fort, & celle de tous les vaiſſeaux en rade, ne ceſſèrent de ſe faire entendre, pendant le tems que dura la cérémonie. Un orcheſtre de cinquante muſiciens, & des voix choiſies, du haut des galeries du temple enchantèrent toute la Cour, par l'enſemble & l'harmonie de leurs brillans accords. *Dom François Pédrito* m'avoit demandé que l'État-Major de la *Corvette* de ſon frère, eût la permiſſion de partager les réjouiſſances publiques; j'y conſentis, à condition qu'ils auroient chacun un Officier des piqueurs qui les accompagneroit ſans les perdre de vûe.

L'Archevêque de *Charles-Hire* donna la bénédiction nuptiale à mes enfans. Six trompettes placées à la porte du temple, annoncèrent la fin de la cérémonie, à laquelle le peuple répondit par des cris d'allégreſſe. Le cortége retourna au palais dans le même ordre qu'il avoit obſervé pour en ſortir. Qua-

tre tables de cinquante couverts devoient être occupées par les personnes invitées à la noce, il y en eut une cinquième de quatorze couverts, où je me plaçai avec les trois nouveaux couples, les Reines, le Duc & les Duchesses de Roster. Dix autres tables distribuées dans les jardins sous des tentes, & servies avec profusion, étoient destinées pour les Officiers des troupes, & ceux de ma maison.

Pendant trois jours, il y eut tous les soirs un feu d'artifice, qui fut suivi d'une illumination générale de toutes les maisons, aux frais du Trésor-Royal. Deux cens mille livres sterlings, dont moitié fut distribuée aux soldats, & moitié aux ouvriers des diverses professions, firent partager au peuple la satisfaction qu'on goûtoit à la Cour. Les fêtes se succedèrent sans interruption. On donna le premier jour le superbe Opéra d'*Alcmène*, dont la mise avoit été retardée jusqu'à l'épo-

que des réjouissances. Notre compositeur s'étoit surpassé dans cet ouvrage, rien n'en avoit été négligé, tout fut trouvé parfait.

L'auteur du poëme n'avoit pas suivi la marche du chef-d'œuvre de Molière, les scènes comiques des deux Sosies n'entrèrent point dans son plan. Jupiter sous la figure d'Amphitrion, après avoir assisté à la fête donnée par *Alcmène*, pour célébrer le retour de son mari, rentroit avec elle, impatient de satisfaire l'ardeur dont il brûle. Celle-ci dans le second acte se livroit sans réserve aux transports que lui causoit le retour du Général Thébain, rien n'égaloit son bonheur, elle venoit de recevoir des preuves de sa tendresse qui ajoutoient à sa félicité.

L'arrivée d'Amphitrion occasionnoit le *qui-pro-quo* de la scène admirable du père de la Comédie Françoise; la musique ajoutoit un mérite de plus au piquant de la situation. Un *Duo* d'un

grand effet exprimoit le trouble & le dépit d'*Alcmène*, en même tems que la surprise & le désespoir de son mari. Resté seul, il formoit des projets de vengeance; Jupiter pour le punir, faisoit naître tout-à-coup des rides sur son visage, ses cheveux blanchis couvroient ses épaules courbées sous le poids des ans, ses défaillantes mains, cherchoient un appui pour se soutenir, ses genoux plioient sous lui. Étonné de sa métamorphose, il porte ses regards inquiets sur tout ce qui l'entoure, sans pouvoir se rendre compte à lui-même de la cause du changement qu'il éprouve. Ses Généraux, ses soldats le méconnurent; son courage l'avoit abandonné, il s'éloigna pour aller cacher sa rage impuissante.

Le maître du tonnerre parvint avec bien de la peine à calmer l'emportement de l'objet de son idolâtrie irritée encore des reproches qui avoient affligé sa tendresse; il ne voulut point

l'abandonner ſans lui donner une nouvelle preuve de la violence de la paſſion qu'elle lui avoit inſpiré.

Le malheureux Amphitrion, qu'un reſte affoibli de ſa mémoire paſſée, confirmoit de plus en plus dans l'idée qu'*Alcmène* étoit ſa femme, revenoit pour la revoir, lorſque Jupiter la quitta. Traité de viſionnaire, il fut arrêté par les gardes du palais, après avoir oſé ſe dire le mari de l'épouſe d'Amphitrion. Il ne concevoit rien lui-même à ce qu'il voyoit; il finit par attribuer à l'erreur d'un ſonge, tout ce qui ſe paſſoit autour de lui. Les larmes, les inſtances du nouveau vieillard attendrirent le peuple, on l'enleva de la main des Satellites, pour le conduire devant *Alcmène*, à qui, il deſiroit parler, pour réparer l'offenſe dont il s'étoit rendu coupable.

A genoux aux pieds de ſa femme qui ne le connoît pas, il balbutie de fort ſottes excuſes; ſoudain, la mé-

moire lui eſt rendûe, & il reprend ſa figure ordinaire. *Alcmène* étonnée de voir le vieillard rajeunir à ſes pieds pour lui offrir la raſſemblance de ſon cher Amphitrion, qui retrouve ſon premier état, ne ſait que réſoudre, & croit elle-même rêver. Jupiter en paroiſſant dans le fond ſur des nuages, environné de tout l'état de ſa gloire, découvre à ſa belle maitreſſe, le ſtratagême qu'il a été forcé d'employer, pour parvenir à lui faire partager ſon heureuſe ivreſſe.

Forcé d'obéir à la volonté ſuprême du Maître des cieux, Amphitrion prend le ſage parti de ſe ſoumettre à ſa deſtinée; mais comme il n'y a que ſa femme témoin de l'aveu de Jupiter, ils conviennent prudemment entr'eux qu'en pareille occaſion, le plus raiſonnable eſt de ſe taire. Les amis d'Amphitrion invités à une fête qu'il veut donner pour leur faire partager la joie

de son retour, amènent le ballet qui termine la pièce.

Il y eut après le spectacle un bal superbe au palais, précédé du magnifique feu d'artifice préparé sur la place neuve, qui étoit assez vaste pour contenir plus de cent mille spectateurs. Le peuple dansa une grande partie de la nuit, au milieu des rûes illuminées, qui firent luire un nouveau jour. Les vaisseaux en rade, pavoisés & garnis de lanternes, présentoient au coup-d'œil un genre d'illumination, dont l'effet que produisoit la distribution pittoresque des lumières refléchies dans l'eau, ne pourroit que difficilement se rendre.

Le lendemain tout se passa comme la veille, avec la différence qu'au lieu d'un grand Opéra, on donna la première représentation de la Tragédie de Mérope de Voltaire, que j'avois traduite en langue Aprilienne, pendant mon dernier trajet de *Goa* à

l'Isle d'*Aprilis*. Le troisième jour, on substitua à la Tragédie un Opéra comique auquel on avoit adopté la musique d'un Opéra de *Cimarosa*, dont j'avois apporté la partition.

Un ballet pantomime en trois actes suivit; le sujet de Télemaque dans l'Isle de *Calipso*, avoit offert un cadre au compositeur, qu'il eut soin de remplir de scènes & de danses parfaitement exécutées. La foule des Nimphes qui composoient la Cour de la Déesse, vêtûes sans doute comme elles l'étoient lorsque le Prince d'Itaque fit naufrage dans cette Isle enchantée, nous offrirent la réalité du beau idéal, dont se repaît l'imagination. *Calipso* plus grande que ses compagnes, les surpassoit en beauté ou pour mieux dire, réunissoit en elle les attraits qu'on admiroit séparément sur toutes ses Nimphes.

L'inflexible *Mentor* arrachoit son éleve aux charmes que lui présentoient

tant d'objets de séduction, en se précipitant avec lui dans les flots, au moment qu'il vit que le bâtiment qu'il venoit de construire étoit devenu la proie des flammes, par l'ordre de la Déesse qui se refusoit à son départ. Ils joignent à la nage un vaisseau Phénicien qui traversoit le fond du théâtre, toutes voiles dehors, pour continuer la recherche du vagabond Ulysse, qui s'amusoit à droite & à gauche, pendant que la triste Pénélope s'impatientoit à l'attendre.

Si je n'ennuye pas le lecteur par les détails des progrès que les arts utiles avoient fait, je dois l'en dédommager, en lui présentant fidèlement l'état où les arts agréables étoient parvenus. C'est par les uns qu'il pourra juger des autres. Il connoîtra par le récit de tout ce qui contribua à rendre plus brillante les fêtes qui furent données à *Charles-Hire*, pour le mariage de mes fils, combien j'avois

perfectionné tout ce qui ajoute à la félicité de la vie, & la rend plus supportable.

La conclusion de la paix entre les Puissances de l'Europe, dont le terme ne devoit pas être éloigné suivant le rapport du Capitaine *Van-Elling*, m'avoit fait remettre à l'époque où j'en recevrois la nouvelle, le projet d'envoyer un vaisseau en Angleterre & l'autre en France. Mon dessein étoit d'établir dans les Capitales de ces deux Royaumes un agent, qui, avec l'avance des fonds que je lui aurois fait passer, seroit chargé de mes affaires. Par ce moyen je me proposois de donner plus d'activité au commerce, certain d'attirer insensiblement dans mes Etats, des bâtimens de toutes les nations; lorsqu'ils seroient assurés qu'un gros bénéfice sur leur vente, se trouveroit joint au gain qu'ils feroient sur leurs retours.

CHAPITRE LXXXVI.

Départ des deux bâtimens Hollandois. Changement sensible dans le caractère de Rasilina. Revûe générale des troupes.

1782.

EXCEPTÉ le frère de *Dom François* Pédrito, & dix à douze Espagnols qui sollicitèrent & obtinrent la permission de s'établir parmi nous, je forçai le reste de l'équipage de la *Corvette* de s'embarquer sur le *Roterdam* & le *Blauve Képel*, qui étoient prêts à mettre à la voile. Je partageai vingt-cinq mille livres sterlings entre MM. *Van-Elling* & *Westland*, qui en employèrent une partie à l'achat de quelques barils de café, & de plusieurs caisses de mousseline. Ils partirent l'un & l'autre, en me promettant que dans

le courant de l'année prochaine, ils reviendroient avec une cargaison de bestiaux.

Ils avoient le dessein de faire un voyage en Europe, s'ils apprenoient que la paix fût signée, pour y faire un emploi de leurs fonds; & dans le cas contraire, de rester dans l'inaction au premier port où ils mouilleroient, jusqu'à la fin de la guerre, pour ne pas exposer de nouveau leurs fortunes. Ce n'étoit qu'alors, ou après leur retour dans l'Inde, qu'ils se proposoient de continuer l'avitaillement de mon Royaume.

Tous ceux qui avoient laissé en Europe des parens & des amis, profitèrent de l'occasion de ces deux vaisseaux, pour y faire passer de leurs nouvelles. J'écrivis à *Jenni* pour lui faire part du mariage de *George*, & de celui de sa fille *Betty*, avec l'héritier de mon Empire. L'un & l'autre

me remirent leurs lettres (*h*) pour leur mère que je fis partir avec les miennes. La pauvre *Jenni* n'avoit point entendu parler de nous, depuis près de trois ans que le Capitaine du *Turn-Chapel*, devoit lui avoir apporté le paquet que je lui remis pour elle. En la tirant de l'inquiétude où je la supposbis, je lui annonçai que déformais toutes les années, nous lui écririons pour lui prouver combien nous songions à elle.

Si un espace moins grand nous eût séparé, je lui aurois volontiers fait la proposition de venir passer quelques mois à *Charles-Hire*, pour jouir du bonheur de ses enfans & de celui de son ami. Quelle satisfaction pour elle de voir sa fille destinée à être Reine un

(*h*) Pour la commodité du lecteur, toutes les lettres ont été placées à la fin du sixième volume. *Note de l'Editeur.*

jour, réunir en attendant sur elle seule, la tendresse & les soins d'un mari jeune & aimable, qui ne vouloit point d'autre femme, parce qu'il prétendoit que n'ayant qu'un cœur, il l'avoit donné tout entier à sa chère *Betty*. *George* qu'elle adoroit, lui auroit offert dans les deux petits garçons dont il étoit déjà père, & dans la grossesse actuelle de ses épouses, la preuve indubitable de la douceur des nœuds qu'il avoit formé sous les plus heureux auspices.

Quelque satisfaction qu'elle eût pu retirer de pareilles nouvelles, il falloit renoncer à lui en voir partager l'agrément, ou du moins n'en concevoir l'espérance que dans un avenir incertain. J'avois assuré la félicité de sa famille & la sienne propre, en lui donnant les moyens de vivre dans une aisance qui pouvoit s'accroître par la sage conduite dont ses biens seroient administrés. C'étoit-là tout ce que je fis pour elle, moi qui aurois desiré

lui faire partager ma couronne, si les premiers liens formés avec l'époux qu'on l'avoit forcé de prendre, eussent été rompus. L'idée de ma chère *Jenni* ne devoit jamais sortir de ma mémoire; & si l'absence avoit pu l'affoiblir, la vûe de ma belle fille qui étoit son portrait, eût rappellé à mon souvenir les sentimens que j'avois eu pour elle, & qui ne devoient jamais s'éteindre.

Le caractère de *Rasilina* paroissoit changé depuis sa dernière maladie; elle soupiroit après la retraite, elle ne desiroit que d'être seule pour rêver à son aise; une inquiétude continuelle la tourmentoit. Mes assiduités ne la faisoient plus comme autrefois tomber dans des extases, dont je partagois le délire enchanteur. Froide & presque devenûe indifférente, elle soupiroit en ma présence, ou sembloit faire un effort sur elle-même pour sortir de la mélancolie qui l'affiégeoit. Les fêtes occasionnées par le mariage des Prin-

ces, avoient fait une légère diverſion à ſon état habituel; la fin des réjouiſſances publiques, l'avoit rendûe à ſa triſteſſe. A l'entendre, elle n'avoit rien; mais en la voyant on s'appercevoit qu'elle ſouffroit. Nul indice de la cauſe de ſes chagrins, ne pouvoit cependant m'en faire deviner le ſujet.

Témoin de toutes mes actions, il n'y en avoit aucune que je puſſe lui cacher: rien par conſéquent ne devoit de ma part occaſionner le changement dont j'avois à me plaindre. Quelquefois, au milieu de mes inſtances, pour obtenir de ſa bouche une explication qui m'apprît ce qui pouvoit avoir donné naiſſance à cette nouvelle manière d'agir, je ſurprenois le ſourire ſur ſes lèvres qui ſe fermoient auſſi-tôt, pour garder un ſérieux qui me glaçoit. Si je redoublois d'efforts pour la forcer à rompre le ſilence opiniâtre & déſeſpérant qu'elle oppoſoit à mes prières: ne vous inquiétez pas, me diſoit-elle,

ne faites pas même attention à l'humeur que j'ai, elle se dissipera : c'est —— quoi ? —— Je n'en sais rien. —— Mais encore ? —— Que vous dirai-je ? j'ignore moi-même ce qui peut m'affliger : c'est peut-être ma santé qui n'est pas bien rétablie. —— Votre santé ? Elle n'a jamais été aussi brillante : les roses de votre teint paroissent ne s'être épanouies que depuis un instant ; leur fraîcheur étonneroit quiconque ne vous eût jamais vûe. —— Ah ! Sir *George*, pourquoi.... —— Eh bien ! —— En grace, laissez-moi seule un instant ; j'ai besoin de réfléchir à quelque chose ; j'irai bientôt vous joindre. Ne soyez donc pas triste comme cela. —— Comment ne le serois-je pas, quand vous m'éloignez de vous. —— C'est un caprice ; ce n'est que pour une heure. Aime toujours bien ta *Rasilina*, tu sais. . . . . . —— Je sais que vous ne m'aimez plus. —— O ciel, quelle injustice ! ah ! voilà bien les hommes ;

ingrats, s'ils ne ſont pas injuſtes, ils ne ſavent rien pardonner. —— Cruelle, eſt-ce à vous à me faire des reproches? Jamais femme fut elle plus adorée! mes jours, tous mes momens ne ſont-ils pas conſacrés à vous prouver l'excès de ma tendreſſe. —— Hélas! —— vous ſoupirez, belle *Raſilina.* — Au nom de Dieu, laiſſez-moi ſeule.

Je ne pus jamais parvenir à pénétrer ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Je ne lui avois donné aucun motif de ſoupçonner dans moi le moindre réfroidiſſement; je ne devois pas raiſonnablement ſuppoſer qu'elle fût devenûe jalouſe; cela n'étoit pas poſſible; elle avoit trop l'habitude de me voir auprès d'elle, pour concevoir le moindre ombrage: d'où pouvoit donc naître cette différence dans ſon humeur? Je paſſai en revûe toutes mes actions; aucune ne me paroiſſoit ſuſceptible d'une interprétation qui pût lui être

défavantageuſe;

désavantageuse; que desiroit-elle que je ne fusse prêt à lui accorder.

Fatigué de l'importuner vainement, sans pouvoir lui arracher son secret, je pris le parti de la laisser rentrer d'elle-même dans son état naturel, sans avoir l'air de m'appercevoir davantage, qu'il y eût le plus léger changement dans son caractère. Une indifférence apparente ramène souvent les femmes, souvent aussi elle les irrite: dans tous les cas, je ne voulois que la faire expliquer, & ce moyen me parut propre à remplir mon dessein.

Je fus plus empressé auprès de *Charlotte* & de ses sœurs; je parus plus occupé des affaires de mon Royaume: je travaillois avec mes ministres; je visitois mes ateliers; je parcourois les chantiers; je fis quelques courses sur mer, pour juger par moi même des progrès de mes jeunes matelots: j'ordonnai une revûe générale des troupes qui étoient en garnison dans la Capi-

tale & dans les villes voiſines : rien ne parut émouvoir *Raſiina* ; elle ſoupiroit & n'ouvroit plus la bouche.

Les deux régimens des gardes, les trois régimens d'infanterie, le corps des piqueurs, celui des chaſſeurs, le régiment de cavalerie de Royal Ecoſſois, douze compagnies de cent hommes d'artillerie, formèrent environ douze mille hommes répartis à *Eurnel* & à la *Nouvelle-Ecoſſe*, que je raſſemblai dans une plaine à trois milles de la Capitale. Les manœuvres durèrent pendant quatre jours ; je campai avec mes troupes ſous les tentes qu'on avoit dreſſées. *Dom François Pédrito* avoit amené ſon frère à cette revûe ; il avoua n'avoir pas cru que mes ſoldats fuſſent ſi bien exercés. J'étois bien aiſe de le convaincre que j'avois pris mes précautions pour ne craindre aucun ennemi.

CHAPITRE LXXXVII.

Histoire de Dom César & de Dom Sébastien Pacheco.

JE ne veux pas placer plus loin l'histoire de deux Espagnols embarqués sur la corvette la *Santa Cécilia*, & qui furent du nombre de ceux qui restèrent à *Aprilis*. Le récit des événemens dont ils me firent part est un exemple de plus de la vicissitude des choses humaines. L'un étoit Lieutenant, & l'autre Enseigne sur le vaisseau qui avoit péri: ce sera l'aîné des deux frères qui parlera.

Mon père venoit d'être nommé Gouverneur du *Méxique*, lorsque je vins au monde; ma mère qui lui étoit tendrement attachée, l'engagea à retarder son départ de quelques jours, afin d'être en état de l'accompagner

dans l'Amérique Méridionale. Elle me confia en partant aux soins d'une de ses sœurs dont elle connoissoit les sentimens : mon père fut avec elle prendre possession de la place honorable qui lui étoit accordée. Ils eurent encore un fils & une fille, fruits heureux d'un hymen formé sous les auspices de l'Amour. Mon frère, à l'âge de dix ans, revint en Europe, pour faire ses études à l'Université de Sarragosse, où j'avois déjà commencé les miennes.

On nous donna l'éducation la plus distinguée : les maîtres les plus habiles furent choisis pour être placés auprès de nous : rien ne fut épargné de tout ce qui pouvoit contribuer à notre instruction. Mon père, considéré du Vice-Roi, trouva facilement les moyens d'accroître sa fortune. Il avoit fait passer des sommes considérables à un négociant de Cadix qui étoit chargé de fournir à nos dépenses. Comme il recevoit beaucoup, il accordoit sans hé-

ſiter tout ce qui paroiſſoit néceſſaire à notre entretien. Le ſuperflu nous étoit prodigué ; nous ne ſongions pas à ménager dans un âge où l'on connoît ſi peu le prix de l'argent.

J'avois atteint ma dix-ſeptième année : on me fit ſortir de l'Univerſité, où mon frère moins âgé que moi de deux ans, reſta encore pour achever ſes études. Quoique la tante chez laquelle je demeurois ne fût pas très-fortunée, elle me fit jouir de toute l'aiſance que j'aurois trouvée dans la maiſon de mon père, s'il eût éte en Eſpagne. Perſonne n'ignoroit qu'il s'étoit enrichi au *Méxique*, & qu'il devoit inceſſamment revenir dans ſa patrie avec ma mère & ma ſœur, pour s'y fixer au ſein de ſa famille & de ſes amis.

On me fêtoit par-tout : les mères me careſſoient & me laiſſoient libre avec leurs filles ; chacune d'elles en particulier deſiroit de m'avoir pour gendre,

& sembloit, par une préférence marquée sur les jeunes gens de mon âge, m'enhardir à faire d'avance un choix que mon père, à son retour, ne manqueroit pas de confirmer.

Je fus, jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, occupé à saisir toutes les occasions de multiplier les dépenses qu'on me laissoit la facilité de faire. Rien, quand je le desirois, ne me paroissoit trop cher : jouir sans inquiétude, avec la liberté de varier tous les jours les plaisirs qui naissoient autour de moi, me faisoit passer ma jeunesse dans une agréable & douce oisiveté. Ce tems heureux s'écoula trop vîte; il ne me resta que le regret amer de n'avoir pas su le mettre à profit.

J'appris que mon père se préparoit à passer en Europe; la fin de l'année étoit l'époque où nous l'attendions. Ce tems arriva, & mon étonnement égala mon inquiétude de ne pas entendre parler de lui. Un mois, deux mois se

passèrent sans en recevoir aucune nouvelle. Le Capitaine d'un vaisseau parti du lieu où il devoit s'embarquer, nous assura qu'il s'étoit mis en mer après lui, & qu'il s'attendoit à le trouver en Espagne.

Mes craintes redoublèrent, lorsqu'ayant demandé des fonds à son correspondant, il me répondit qu'il étoit en avance, & que pour le moment il lui seroit impossible de me fournir la moindre chose. Ma tante me conseilla de faire le voyage de Cadix, pour prendre des éclaircissemens qui me missent au fait des sommes restées entre les mains de mon banquier, & m'assurer en même-tems, si l'on n'avoit aucune espèce de nouvelles du bâtiment où ma famille s'étoit embarquée.

Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. Mon père, ma mère, & ma sœur âgée seulement de seize ans, avoient par un funeste naufrage été engloutis avec toutes leurs richesses,

dans le fond des abîmes. Je perdois par ce malheur, mes parens & ma fortune. Un ſeul eſpoir me reſtoit; le négociant dépoſitaire des ſommes qui avoient devancé le départ de mon père, devoit, quoiqu'il m'en eût dit, m'être redevable de plus de cinquante mille piaſtres. Il me montra ſes livres, ils me parurent en règle, j'étois ſon débiteur. Il me plaignit avec une franchiſe apparente, me donna des conſeils dont je pouvois me paſſer, & me remit, à ce qu'il dit, par reconnoiſſance des obligations qu'il avoit à mon père, environ quatre cens piſtoles, pour m'aider à me tirer d'affaire, & à me rendre à Valladolid, dont l'Evêque étoit mon oncle.

Ce digne paſteur, chez lequel mon frère vint me joindre, nous offrit quelques conſolations, en nous accueillant avec une cordialité qui adoucit le ſouvenir de nos pertes. Il jouiſſoit à la Cour d'une réputation qui pouvoit

nous être utile, il sollicita vivement pour nous auprès du Roi; il fit valoir les services de mon père, & le malheur qui nous réduisoit à la mendicité. On lui promit qu'à la première occasion, on songeroit à nous; un des Ministres dont les dispositions nous paroissoient les plus favorables, s'intéressa pour nous, il agit efficacement, nous allions obtenir des places honorables; déjà nous nous félicitions de voir toutes nos infortunes réparées; le ministère changea, & notre protecteur déplacé, ne put nous offrir qu'une bonne volonté impuissante & de stériles regrets.

Nous aurions eu tort de nous décourager; les bontés de l'Evêque de Valladolid, son zèle, la vénération qu'on avoit pour lui, devoient un peu plutôt, un peu plus tard, nous être d'une utilité sensible. Malheureusement la goutte le retenoit au lit. Il se flattoit malgré son âge, d'être bien-

tôt guéri de l'incommodité qui le tourmentoit. Il attendoit d'être mieux pour nous reconduire à Madrid, où ses sollicitations devoient aboutir à nous faire accorder ce que la justice du Gouvernement ne pouvoit nous refuser. Mon frère & moi, réunissions nos vœux pour le rétablissement d'une santé pour nous si précieuse. Malgré la ferveur de nos prières, le cher oncle empiroit, il perdit la parole, & bientôt il expira en nous laissant accablé de la plus vive douleur.

Sans secours & sans appui, n'ayant pour ressource unique, que les services de mon père à faire valoir, je compris que je perdois tout par la mort du saint Évêque. Un gentilhomme que j'avois vu fréquemment au palais épiscopal, m'invita si galamment dans une visite que je lui rendis, à fréquenter sa maison, que profitant de son accueil gracieux, je lui prouvai par mon assiduité, combien je faisois cas

de son invitation. Mon frère qui m'accompagnoit toujours, s'applaudissoit de ce que nous avions trouvé dans cet honnête-homme, un ami, qui pourroit peut-être nous servir utilement. Je pensois comme lui, sans me flatter d'un espoir qui m'avoit si souvent déçu. D'autres projets m'occupoient secrètement, j'attendois une occasion favorable pour m'expliquer.

Dom Garcias Torridello, veuf depuis dix ans, élevoit avec soin deux jeunes demoiselles qu'il avoit eûes de sa femme. Seuls fruits de son mariage, il les chérissoit avec une tendresse paternelle, & leur bonheur à venir faisoit son unique occupation. Il n'étoit pas très-riche, mais naturellement économe, il se faisoit honneur de son bien, sans étaler un faste ruineux, qui n'auroit pas quadré avec la simplicité de ses goûts.

Tout le monde n'a pas le talent de faire beaucoup avec peu de chose; on

voit bien plus de gens qui mangent leur fortune, sans trop savoir comment, qu'on n'en rencontre qui sachent tirer parti de la médiocrité de la leur. Telle personne fait plus de fracas avec vingt ou trente mille livres de rente, que beaucoup d'autres avec le quadruple de ce revenu, qui ne leur suffit souvent pas, pour atteindre la fin de l'année.

Dom Garcias faisoit tout le contraire; il plaçoit annuellement près de la moitié de ses revenus, quelquefois même davantage, sans que par sa dépense on put s'appercevoir qu'il lui restât un superflu. Il avoit passé sa jeunesse au service, Officier des Gardes-Wallonnes, un passe-droit le dégoûta du métier des armes, il étoit venu vieillir en Province, sans former le moindre regret sur les perspectives brillantes auxquelles il renonçoit. Il abandonnoit à d'autres la jouissance des places honorables que sa naissance,

son mérite personnel & ses protections, lui donnoient droit d'obtenir. Content de son sort, marier ses filles étoit son seul desir; elles étoient en âge d'être pourvûes, & il n'attendoit plus que de les voir heureuses avec les époux qu'elles choisiroient, pour se retirer à la campagne, y vivre en Philosophe, & achever avec tranquillité loin du tumulte, une vie dont la fin ne lui causoit aucune inquiétude.

Je m'étois attaché à *Dona Felicia* l'aînée de ses filles, mon frère faisoit sa Cour à sa sœur. *Dom Garcias* paroissoit ne pas désaprouver notre recherche. Deux jeunes gens de qualité fréquentoient sa maison avec la même assiduité que nous, & en apparence dans les mêmes vûes. Le père ne s'expliquoit point, les demoiselles gardoient le silence; un évenement que nous n'avions pas prévu, vint déranger nos projets, & nous replonger dans un

nouveau genre d'embarras, qui causa notre perte.

La veille de la fête de *Dona Félicia*, je m'étois rendu avec plusieurs musiciens sous ses fenêtres, pour lui donner une sérénade. Les instrumens commençoient à se faire entendre, quand nos deux rivaux survinrent avec les leurs, pour offrir à leurs maitresses le même hommage que nous leurs adressions. La dispute s'échauffa, je fus assez modéré pour leur dire : de braves gens ne font jamais de bruit, laissons nos musiciens amuser en commun celle que nous voulons fêter, & sans rendre la canaille témoin de notre querelle, suivez-moi, nous nous éloignerons pour la vuider.

Loin de répondre à ma proposition, ils continuèrent à faire du tapage & à tenir des propos; mon frère, plus vif que moi, perdit patience, & appliqua un magnifique soufflet sur la joue d'un

de nos importuns, qui tira aussitôt une longue rapière pour avoir raison de cet affront. Les musiciens se jetèrent entr'eux, le camarade du souffleté faisoit un vacarme incroyable; je pris mon frère sous le bras, en lui disant de me suivre, avant que les alguazils du *Corrégidor* vinssent se mêler de nos différends. Il goûta mon conseil; nous nous éloignâmes en entendant les voisins que la serénade avoit attirés, dire tout haut : oh quels soufflets ! comme il les applique, il en a donné au moins dix ; beau, disoit un autre : j'en ai compté plus de vingt. C'est ainsi que qui raconte, exagère.

Nous rentrâmes chez nous, fort affligés du contretems qui alloit indubitablement déranger nos affaires auprès de nos belles maitresses. *Dom Garcias* vint nous joindre : *Dom Ferdinand* est un lâche, dit-il en entrant; il a été porter plainte au *Corrégidor* qui est un

protégé de sa famille, & qui certainement travaillera à faire arrêter votre frère. Croyez-moi, partez cette nuit, & dérobez-vous par la fuite à la vengeance de ce poltron, à qui je défendiai ma porte, ne voulant point recevoir chez moi, un homme sans cœur & sans sentiment. Nous le remerciâmes de son attention, en lui promettant de suivre le conseil que l'amitié lui dictoit.

Nous fîmes nos paquets à la hâte, & avant que le jour parût, nous délogeâmes sans prendre congé de personne. Nous arrivâmes à Madrid, n'ayant plus que quelques centaines de réaux dans nos poches. Sans argent, on ne peut pas faire le métier de solliciteurs, parce qu'il faut en dépenser beaucoup en allées & en venûes. Nous eûmes trouvé le fond de notre sac, avant d'avoir obtenu seulement des promesses, ce qui est cependant la chose que les gens en place accordent le plus

facilement. *Dom Garcias Torridello*, nous fit toucher une ſomme aſſez forte, avec une lettre en réponſe de celle où nous lui avions mandé la ſituation où nous nous trouvions réduits.

Ce Gentilhomme avoit une vertu que n'ont pas ordinairement les gens riches; il étoit obligeant, & la manière dont il rendoit un ſervice, en doubloit le mérite. Généreux ſans être prodigue, il allioit à la nobleſſe de ſes procédés, une délicateſſe, une honnêteté, qu'employent rarement ceux à qui l'aveugle fortune accorde les moyens d'être utiles à leurs ſemblables. Les avis ſages qu'il nous donna, contribuèrent avec l'argent qu'il nous avançoit, à nous faire patienter juſqu'à ce que nous puſſions réaliſer quelqu'une des eſpérances dont nous nous bercions.

Nous nous promenions avec conſtance d'une audience à une antichambre, ſans être plus avancés le ſoir, que le matin. Un jour que je ſortois

avec humeur d'un rendez-vous qu'un commis m'avoit fait attendre pendant une semaine, pour me dire très-laconiquement, *qu'il verroit*; un intriguant que je rencontrois par-tout, me fit signe qu'il desiroit me dire deux mots en particulier. Je le conduisis chez moi, où je devois attendre mon frère qui avoit été porter de très-amples mémoires à un premier secrétaire, qui lui avoit répondu : *il suffit*. Seigneur Cavalier, me dit le solliciteur de profession, vous vous y prenez mal, je puis vous donner un moyen qui abrégera vos visites. Je connois intimement la servante de la maitresse du valet de chambre du secrétaire du troisième commis du Duc de ****, qui a toute la confiance de son maître ; si vous le desirez, demain je vous y présente, & votre affaire aura une heureuse & prompte conclusion. Que diable, répondis-je, voulez-vous que je fasse des servantes, des maitresses, des va-

lets de chambre, des secrétaires, des commis dont vous me parlez? — Seigneur Cavalier, c'est la bonne route; un petit présent vous fera obtenir les bonnes graces de la Duegne, elle vous présentera à sa maitresse, qui vous recommandera à son amant, celui ci en parlera à son maître, qui vous servira auprès du commis, qui doit vous présenter à sa grandeur, qui vous accordera ce que vous demandez. — Vous le croyez! — Vive dieu, si je le crois! Je voudrois avec de pareils moyens avoir le commandement d'une armée, si j'avois de quoi soudoyer chacun des agens qui se remueroient pour me le faire obtenir. Quand vous irez vous morfondre à toutes les audiences, que vous en reviendra-t-il? Le bon droit a besoin d'appui, & je vous en offre un solide. Le Roi est bon, les Ministres sont justes & éclairés; malheureusement il y a beaucoup de demandeurs & ils ne savent à qui entendre.

Lorſqu'on a le bonheur de faire parvenir la vérité juſqu'à eux, on eſt promptement expédié ; mais c'eſt-là le difficile. — Allons, dis-je, j'y conſens. Demain je ſuis à vos ordres, venez me prendre, je ferai ce que vous croyez néceſſaire pour trouver la fin de mes ſollicitations.

Mon intriguant fut exact ; une vieille d'une mine douce & compoſée, nous reçut dans ſa cuiſine, où l'on préparoit le déjeûner de ſa maitreſſe ; je lui remis la moitié de l'argent qui me reſtoit ; elle l'empocha ſans cérémonie, en m'aſſurant qu'elle parleroit pour moi. Eſt-ce là tout, demandai-je à mon introducteur. — Comptez ſur moi, répondit la Duegne, repaſſez dans quelques jours, vous recevrez de bonnes nouvelles.

Mon frère, qui m'attendoit dans la rûe, me ſuivit chez un homme en place, pour qui *Dom Garcias* nous avoit donné une lettre de recomman-

dation. Après nous avoir fait attendre une heure, on nous introduisit chez l'important secrétaire, qui tranchoit du premier Ministre. Un personnage gros & court, enfoncé dans un énorme fauteuil, reçut la lettre sans se remuer, jeta un coup-d'œil sur le bas de la page, reprit sa plume, & sans nous regarder, nous cria : j'ai vu votre mémoire, il est en règle. Surpris de sa réponse, je pris la liberté de lui dire; de quel mémoire me faites-vous l'honneur de me parler? je crois n'avoir pas encore eu l'honneur,..., Cela est bon, cela est bon, reprit-il en m'interrompant, je sais ce que c'est; j'empêcherai bien que votre père ne soit pendu. — Je restai stupéfait. On annonça le Prince de.... notre énergumène fut au-devant de son Altesse, en nous faisant signe de lui montrer nos talons.

Mon frère pestoit; moi, j'avois plus d'envie de rire que de me fâcher. Deux

jours après l'homme qui m'avoit conduit chez la vénérable Duegne de la maitresse du valet de chambre, vint tout essoufflé m'avertir que mon affaire prénoit une tournure rare ; suivez-moi, vous allez en avoir la preuve. Je sors avec lui, nous arrivons chez l'obligeant laquais qui déjeûnoit avec sa maitresse. Il me répéta ce que m'avoit dit l'agent de la vieille, en m'exhortant de prendre un peu de patience, le nombre des solliciteurs étant considérable. J'ai fait lire votre note, elle est entre les mains de nos Messieurs, on y aura égard, je vous en réponds.

Un petit chien jouoit entre mes jambes avec un papier qu'il mettoit en lambeaux ; j'en ramasse un échantillon, & je vois à ma grande surprise, que c'étoit la fin du mémoire qu'on m'assuroit *dejà* placé dans le cabinet du secrétaire du troisième commis. Furieux & indigné, j'eus la prudence de

ne pas éclater, & en m'efforçant de faire bonne contenance, j'arrivai chez moi outré de dépit. Je racontai à mon frère ce qui venoit de se passer, je n'eus pas plutôt achevé que notre intriguant parut; ma colère qui se ralluma à sa vûe, me fit sauter sur un manche à balai, dont je caressai les épaules de l'effronté personnage, qui n'avoit que trop bien réussi à me faire sa dupe.

Quelques menaces que ce frippon balbutia en descendant les escaliers de quatre en quatre, attirèrent si peu mon attention, que je ne jugeai pas même nécessaire de former une plainte contre lui, pour prévenir l'effet de celle qu'il eut l'insolence d'aller faire contre moi. Je fus encore cinq à six jours à courir, tantôt chez un secrétaire, tantôt auprès d'un sous-commis. Quelquefois on me faisoit la grace d'une promesse, plus souvent cette faveur ne m'étoit pas même accordée; & tou-

jours à la fin de mes ennuyeuſes ſollicitations, le foible eſpoir que la néceſſité alimentoit dans mon eſprit, s'éteignoit par les remiſes continuelles que j'éprouvois de tous les côtés.

Le ſeptième jour après celui où j'avois fait juſtice du drôle qui crut abuſer impunément de ma bonne-foi, en me faiſant contribuer à la gratification qui avoit applati ma bourſe; un homme d'aſſez mauvaiſe mine m'aborda dans la rûe, en me demandant avec un ſourire gracieux, ſi je n'étois pas le Seigneur *Dom Céſar* Pachéco? Sur ma réponſe affirmative, Seigneur Cavalier, ajouta-t-il, donnez-vous la peine de monter avec moi dans cette voiture, en m'en montrant une qui avançoit. Je voulus faire quelque réſiſtance; cinq à ſix coquins à longues mouſtaches, me prirent par les bras & les épaules, & me jetèrent dans le carroſſe, dont toutes les portières fermées avec ſoin, ne me permirent pas d'appercevoir

d'appercevoir en quel lieu j'allois être conduit.

Je demandai en vain à l'Alguafil, pourquoi l'autorité difpofoit de la liberté d'un particulier qui méritoit des récompenfes pour les fervices que fes aïeux avoient rendu à la Monarchie. Le Seigneur *Corrégidor* pourroit vous en inftruire, me répondit cet homme, moi, je ne fuis fimplement chargé que de vous conduire à la tour de Ségovie. Je frémis, en apprenant le lieu qu'on me deftinoit pour logement. Je repréfentai, que je n'étois point un criminel d'État, qu'il y avoit une injuftice criante à me traiter comme ceux qu'on enterroit vivans dans cette effroyable prifon. Il me fut impoffible d'arracher une parole de plus à mon conducteur. La voiture qui alloit grand train, ne s'arrêta qu'à la porte de cet afyle redouté, où l'innocent calomnié gémit amèrement à côté du coupable.

On me fit defcendre par un efcalier tortueux dans une chambre fouterreine, qui ne recevoit le jour que par un foupirail exhauffé, dont une partie étoit interceptée par deux rangs de barreaux. A l'exception des fers qui ne chargèrent point mes mains, on ne négligea aucun des moyens dont on fe fert pour s'affurer d'un grand criminel.

L'étonnement & la douleur m'empêchèrent le premier jour de faire des réflexions fur la rigueur du traitement que j'éprouvois. Le calme ayant fuccédé à l'agitation de mes fens, je me mis à faire la révifion de toutes les actions de ma vie, fans en trouver aucune qui pût motiver un tel abus du pouvoir arbitraire. Ma conduite avoit toujours été irréprochable, je n'étois que malheureux; or, l'infortune pouvoit-elle être réputée un crime. Auroit-on furpris la Religion du Miniftre? Mais à quel propos, je n'avois

point d'ennemi, du moins je n'en connoiſſois aucun, n'ayant jamais rien eu à démêler avec perſonne. Cependant ma captivité m'occaſionnoit un chagrin d'autant plus vif, que ne ſachant ni le motif de ma détention, ni le terme qu'elle devoit avoir, je ne pouvois pas me flatter de trouver un moyen de l'abréger ſeulement d'une heure, même quand on m'auroit facilité la reſſource de me faire entendre.

L'attachement que mon frère avoit pour moi, ſoutint heureuſement mon courage abattu, & m'empêcha de me livrer au déſeſpoir. Il eſt libre, me dis-je à moi-même, il ſollicitera pour moi, mon malheur le rendra prudent; il repréſentera l'injuſtice qu'on commet à mon égard; il mettra mon innocence au grand jour. Quoiqu'il ſoit difficile de faire connoître la vérité, on parvient cependant avec le tems à la démontrer d'une manière ſi claire, que

le Juge le plus prévenu, se voit forcé, comme malgré lui, de se rendre à l'évidence.

Assiégé par l'ennui, privé même de la portion d'air nécessaire à la conservation de ma vie, je languissois tristement dans mon obscure & humide retraite. Le son des cloches qui m'annonçoient les heures, perçant à travers les voûtes de mon cachot, sembloient m'avertir de compter les minutes, pour qu'elles me parussent plus longues. Le bruit des verroux & des clefs des guichetiers, troubloient seuls le morne silence qui regnoit autour de moi. Le sommeil me refusoit sa douceur; cette consolation si utile aux malheureux, qui suspend leur peine, qui souvent en adoucit l'amertume; je n'en pouvois pas jouir; mes paupières en se fermant ne me procuroient pas le repos.

Un soir que j'étois absorbé dans mes réflexions, des sons tristes & plaintifs

vinrent frapper mon oreille; une voix lugubre me paroiſſoit ſortir d'un cachot voiſin de celui où l'on m'avoit jeté. J'écoute, de longs gémiſſemens continuent de ſe faire entendre; je ſentis tout mon corps frémir, mes cheveux ſe hériſſèrent ſur mon front. Environné des ténèbres de la nuit, mon imagination troublée peignit autour de moi des ſpectres hideux, je me croyois pourſuivi par des phantômes effrayans, dont les contorſions épouvantables me remplirent de terreur. Je pouſſai des cris perçans qui attirèrent auprès de moi celui qui avoit ſoin de me fournir l'aliment qu'on accordoit au ſoutien de mon exiſtence. Inacceſſible à la pitié, par l'habitude de voir ſouffrir, loin de raſſurer mes eſprits, il redoubla mon ſaiſiſſement par la dureté de ſes reproches.

Bientôt les mêmes accens qui m'avoient glacé de frayeur, ſe prolongèrent douloureuſement. —— O mon

fils ! ô ma fille ! ô père malheureux !.... furent les seules paroles que je pus distinguer. Je ne suis donc pas, m'écriai-je alors, le seul infortuné que l'injustice opprime ! D'autres, comme moi, sont enterrés vivans dans ces sombres demeures ; leurs plaintes ne sont pas écoutées, leurs larmes coulent sans témoin.

Un mur nouvellement construit, me séparoit de celui qu'une même destinée réduisoit à l'état affreux où je me voyois. Il n'étoit point assez épais, pour qu'il ne me fût pas possible, si j'avois eu le moindre instrument, de faire une ouverture assez grande, pour communiquer avec le compagnon que la barbarie enchaînoit à mes côtés. Je parvins, après beaucoup d'efforts, à détacher un clou de la porte énorme & usée qui fermoit l'antre humide que j'habitois. Ce fut au pied de la muraille que je commençai à creuser ; la paille qui me servoit de lit, recou-

vroit les traces du travail pénible que j'avois entrepris, & le déroboit aux regards du Cerbère commis à ma garde.

Après cinq jours de constance, une pierre commença à s'ébranler ; la difficulté d'avoir prise, étoit un obstacle que ma mal-adresse rendoit invincible; je fis différens essais pour la détacher, ils furent infructueux. Le découragement alloit me faire abandonner mon ouvrage, il étoit cependant si avancé, que j'eus du regret de rester les bras croisés, ayant en mains les moyens de l'achever. Je recommençai à creuser autour de cette fatale pierre; enfin le ciel secondant mes efforts, la fit tomber de mon côté, après neuf jours d'un travail non interrompu.

Mon compagnon de douleurs, à ma voix souleva ses chaînes. O vous, qui que vous soyez, s'écria-t-il, qui partagez l'horreur de ma situation, vos maux quels qu'ils puissent être, ne seront jamais comparables à ceux dont

la rigueur s'appesantit sur moi. Je lui avouai que mon plus grand supplice, venoit de l'ignorance où j'étois de la cause de ma captivité, que je ne pouvois attribuer qu'à l'effet de quelque calomnie atroce, dont le tems parviendroit à prouver la fausseté. Dans ce cas, reprit-il, pendant qu'il me reste un souffle de vie, que le poison lent qu'on m'a fait prendre terminera bientôt, écoutez le récit de mes malheurs.

» J'étois secrétaire du Marquis de***,
» Grand d'Espagne de la premier classe.
» Pendant un voyage qu'il fit en Por-
» tugal, pour une succession qui lui
» venoit du côté de sa mère, qui avoit
» de grands biens dans ce Royaume,
» je conçus une passion violente pour
» *Dona Isabelle* sa fille. La facilité de
» la voir chaque jour, l'impression que
» mes soins firent sur elle, le besoin
» d'aimer qui peut-être agissoit forte-
» ment sur son cœur; tout contribua

» à la disposer favorablement à en-
» tendre la déclaration d'un amour
» qu'elle avoit déjà lu dans mes yeux.
» Ce que je craignois le plus, arriva;
» elle devint enceinte. Ses frères étoient
» à leur régiment; mais le Marquis, de
» retour depuis peu, augmentoit par
» sa présence, l'embarras où elle se
» trouvoit.

» Une vieille femme qui l'avoit
» élevée, & qui jouissoit de la con-
» fiance de son père, depuis que la
» Marquise étoit morte, eut pitié de
» son état; & sacrifiant son devoir à
» l'attachement qu'elle lui avoit ins-
» piré, elle lui aida à cacher sa gros-
» sesse.

» Le moment de mettre au monde
» ce premier fruit de notre égarement,
» approchoit; je ne dormois plus ni
» le jour, ni la nuit, je tremblois à
» chaque instant d'être découvert. Une
» longue expérience m'avoit fait con-
» noître le caractère du Marquis; im-

» flexible quand on l'avoit offensé, la » mort des deux victimes eût suivi » l'outrage fait à son honneur. Heureu» sement les ordres de la Cour l'ap» pelèrent à Naples, & son absence » nous aida à couvrir d'un voile impé» nétrable, la naissance de l'enfant » qu'*Isabelle* mit au jour. La prudente » *Éléonore* avoit une sœur mariée à » six lieues de Madrid, qui consentit, » à sa prière, à recevoir la petite in» fortunée, qu'elle fit passer pour la » fille d'une des femmes de chambre » de sa maitresse.

» Rassurés sur les suites de notre » intrigue, nous fûmes imprudens, » comme on l'est toujours quand on » aime avec ardeur. La malheureuse » *Isabelle* s'apperçut qu'elle étoit de » nouveau dans l'état qui nous avoit » causé de si vives alarmes (*i*). Nous

(*i*) Sir *George* qui s'occupe tant de la population de son Royaume, auroit dû se

» sollicitâmes encore l'indulgence de la » sensible *Eléonore*, qui nous promit » ses soins, aux conditions que je » quitterois Madrid, aussitôt que sa » jeune maitresse seroit relevée de cette » seconde couche. Je lui jurai de tenir » ma promesse, & nous attendîmes » avec sécurité, le moment qui alloit » terminer nos inquiétudes.

» Le Marquis, que nous n'attendions » pas sitôt, arriva dans un moment » où j'étois sorti. Un coup-d'œil sur » sa fille qui avoit négligé de prendre » toutes les précautions qu'exigeoit » sa grossesse, lui découvrit l'état où » elle étoit. Sa fureur ne chercha point » à se contraindre; *Isabelle* échevelée » à ses genoux, qu'elle arrosoit de » ses larmes, ne put attendrir ce père

---

procurer cinq à six secrétaires de la trempe de celui du Marquis, ils eussent fait des merveilles à *Aprilis*. *Note de l'Editeur*.

» inexorable ; il la fit enfermer dans
» son appartement, en donnant ordre
» qu'on le prévînt, aussitôt que je
» rentrerois.

» Je fus frappé d'un coup de fou-
» dre quand j'appris son retour ; je
» me rendis auprès de lui. Je me
» prosternai à ses pieds : Je suis coupa-
» ble, lui dis-je, d'une voix supplian-
» te, punissez-moi ; mais que votre
» bonté paternelle n'étende pas son
» courroux sur la complice de mon
» crime. Elle n'a été que foible, j'ai
» été criminel, je suis indigne de par-
» don....... c'est assez, me dit le Mar-
» quis en m'ordonnant de me relever.
» L'aveu de votre faute en diminûe
» l'atrocité, prenez garde que la plus
» légère indiscrétion ne vous échappe:
» Restez chez moi, jusqu'à ce que ma
» fille soit accouchée.

» Le ton du Marquis me persuada
» que sa tendresse, plus forte que sa
» colère, imposoit à sa prudence de

» ne pas éclater, pour ne pas désho-
» norer sa fille. Elle me fit dire deux
» fois de me dérober par la fuite au
» sort qui me menaçoit; je ne tins au-
» cun compte de son avis, trompé par
» l'apparente sécurité qui se peignoit
» sur le visage de son père. J'eus l'im-
» prudente crédulité de n'attribuer qu'à
» la crainte le conseil qu'elle me don-
» noit, & je résolus en demeurant au-
» près d'elle, d'obéir à l'ordre que
» j'avois reçu, de ne pas m'éloigner.
» Funeste confiance! C'est-toi qui me
» précipite dans l'abîme où je suis.

» Deux jours après qu'Isabelle eut
» accouché d'un garçon, ses trois
» frères arrivèrent. N'ayant apperçu
» aucun changement dans la manière
» dont ils avoient coutume de vivre
» avec moi, je crus qu'on leur avoit
» caché la conduite de leur sœur.
» Le plus jeune d'entr'eux, élevé
» pour ainsi dire par moi, m'avoit
» toujours témoigné plus d'amitié que

» les autres. Il apprit ce que méditoit
» la vengeance de son père ; il passa
» dans mon appartement avant de
» rentrer dans le sien pour se coucher.
» —— Fuyez, mon cher Rodrigue ;
» qu'avez-vous fait ! vous êtes per-
» du. —— Comment, expliquez-vous,
» en grace ? —— Votre mort est ré-
» solûe. Mon père est implacable ; mes
» frères sont furieux ; ne passez pas
» la nuit ici ; je crains qu'on ne me
» rencontre ; adieu, fuyez, je vous
» en conjure.

» Ce dernier avertissement me fit
» sentir le tort que j'avois eu de ne
» pas profiter de ceux d'Isabelle ; mais
» il n'étoit plus tems de prendre un
» parti. J'achevois à peine de repren-
» dre mes habits, lorsque le Marquis
» monta lui-même chez moi, suivi
» de deux de ses fils. —— Venez, Mon-
» sieur, réparer l'affront que vous
» avez fait à ma famille ; Isabelle vous
» attend pour recevoir votre main.

» —— Seigneur, répondis-je, vous
» n'avez pas besoin d'employer un
» vain prétexte pour me déclarer que
» ma perte est décidée ; j'ai cessé de
» mériter de vivre du moment où je
» me suis rendu coupable. Je mérite
« la mort, je m'y dévoue ; j'ai pu me
« soustraire à votre vengeance, je l'au-
» rois dû peut-être, mais je me suis
» condamné moi-même ; prononcez
» mon arrêt, voilà mon sein, frappez.
» Permettez seulement que j'ose implo-
» rer une grace ; prenez pitié de mes
» enfans, hélas ! ce sont les vôtres ; ser-
» vez leur de père..... Suivez-nous,
» reprit le Marquis, vous connoîtrez
» mes volontés quand il en sera tems,
» venez.

» J'entrai chez *Isabelle* ; un Prêtre
» parut aussi-tôt qui unit nos destinées
» par des noeuds chers à nos cœurs.
» Dès que le Prêtre & les témoins
» se furent retirés, le Marquis m'a-
» dressa la parole : demain vous par-

» tirez pour vous rendre au port le
» plus prochain : votre paſſage eſt
» arrêté ſur un bâtiment deſtiné pour
» la Havane. Faites vos adieux à
» *Iſabelle*, & remontez chez vous. Je
» me proſternai à ſes pieds, il me
» releva, & je fus reconduit dans
» mon appartement.

» Que veut dire tout ceci, me dis-
» je à moi-même, quand je fus ſeul :
» ſi on en veut à ma vie, qu'a-t-on
» beſoin de différer; je ſuis ſans défen-
» ſe. L'idée me vint tout-à-coup qu'on
» avoit donné des ordres au Capitaine
» qui me recevroit ſur ſon bord, de ſe
» défaire de moi dans la traverſée, afin
» d'attribuer ma mort à un accident
» malheureux : je m'abuſois. Environ
» une heure après la cérémonie, l'aîné
» des enfans du Marquis frappa à ma
» porte ; il parut étonné de me trou-
» ver debout : quatre Sbires l'accom-
» pagnoient, qui me garrotèrent : ils
» me mirent un bâillon à la bouche,

» & me portèrent dans une voiture
» qui m'a conduit ici. Le jour même
» de mon arrivée, on m'a fait avaler
» par force une boiſſon amère que j'ai
» lieu de croire un poiſon lent, mes
» forces depuis diminuant ſenſible-
» ment ».

Que je vous plains, ô mortel vraiment malheureux ! Si la cruauté du Marquis de * * * diſpoſe de vos jours, ſi vous périſſez, que puis-je dire à *Iſabelle ?* —— Rien : en ſurvivant à la barbarie de mes oppreſſeurs, ce que je ne préſume pas, j'inſtruirois de mon ſort celle dont j'ai cauſé la honte : en ſuccombant à l'effet du venin mortel qui a paſſé dans mon ſang, je veux qu'elle ignore ma fin cruelle ; mais je ne m'abuſe pas, je ſens que je n'ai plus que quelques jours à vivre. Mon heure approche, une ſueur froide m'annonce le terme de mes douleurs.

J'oubliai mes ſouffrances, pour ne m'occuper que de celles de l'infortuné

Rodrigue. Le furlendemain du jour où j'avois appris le détail de fes revers, pendant que je m'efforçois de lui donner quelque confolation, il m'interrompit pour m'annoncer d'une voix foible qu'il fe fentoit mourir. Je ne l'entendis plus parler du refle de la journée. A plufieurs reprifes, je lui adreffai la parole : fon filence me prouva qu'il avoit rendu le dernier foupir. Pendant la nuit, on vint m'apprendre que j'avois obtenu un logement moins affreux. On me fit monter dans le haut de la tour, où une chambre au moins habitable, fut la demeure qu'on m'accordoit.

J'augurai de ce changement, ou qu'on vouloit me cacher la mort de celui qui avoit expiré à mes côtés, ou que mon frère étoit parvenu à faire entendre ma juftification. Le fpectacle affreux qu'on avoit voulu dérober à ma connoiffance, fe repréfentoit fans ceffe à mon efprit; l'impreffion qu'il

me laiſſa, & dont aucun objet n'adouciſſoit l'horreur, ſe retraçoit dans le ſommeil: je me réveillois en ſurſaut, dans une agitation qui me faiſoit ſoupirer après la naiſſance du jour, pour que ſa clarté en chaſſât l'idée.

Après huit mois de la plus barbare, comme de la plus injuſte détention, quand je me croyois oublié de toute la terre, je reçus du Gouverneur une invitation de deſcendre chez lui. Je courus dans ſon appartement; mon frère, qui étoit à ſes côtés, me reçut dans ſes bras. J'étois libre, il m'apportoit l'ordre du Roi qui ouvroit les portes de ma priſon. L'attendriſſement, la joie & la ſurpriſe occupoient toutes les facultés de mon ame; je voulois parler, je ne pouvois articuler que des monoſyllabes. Mon cœur étoit oppreſſé, je ſentois vivement le prix du ſervice que m'avoit rendu mon libérateur, ſans trouver de termes pour lui exprimer ma reconnoiſſance.

Nous nous éloignâmes avec précipitation de ce séjour de douleur & de larmes. Mon frère, qui étoit parvenu à connoître le sujet de ma captivité, fut indigné que, sur la délation d'un polisson qui nous avoit escroqués, on m'eût si légèrement cru coupable, & que, sans de plus amples informations, on m'eût traité avec si peu de ménagement. Il fut long-tems à importuner tous ceux qui avoient quelqu'accès auprès des Ministres : il offrit, sur sa tête, de démontrer incontestablement que je n'avois tenu aucun propos contre les gens en place, & jura de prouver que mon accusateur étoit le plus lâche & le plus vil des imposteurs.

La vérité donne une éloquence si persuasive par la manière simple dont elle s'énonce, que lorsqu'on se donne la peine de l'entendre, on est bientôt convaincu. Des promesses commencèrent par lui faire concevoir une lé-

gère espérance; il ne se rebuta pas; il pria, pressa, sollicita avec tant d'opiniâtreté, qu'enfin il obtint que je serois élargi, aux conditions que je quitterois la Capitale, où il m'étoit défendu de me montrer. Mais, puisque vous le reconnoissez innocent, représenta-t-il avec chaleur, pourquoi, au lieu de le dédommger du mauvais traitement qu'il a reçu, ajoutez-vous une nouvelle peine à toutes celles qu'il a souffertes? Pourquoi l'exilez-vous du lieu où ses protections peuvent faire valoir ses droits à la reconnoissance du Prince? On lui répondit séchement que c'étoit l'usage, & qu'on ne consentoit point à se départir en ma faveur de la règle établie.

Nous arrivâmes à Cadix, moitié à pied, & moitié en voiture. L'ancien Banquier de mon père, à qui nous fîmes part de l'issûe malheureuse que nos affaires avoient prises, se contenta de nous plaindre, en nous offrant, en

attendant mieux, de nous placer ſur un corſaire, dans lequel il avoit pris un intérêt. Quand on ne ſait que faire, il faut paſſer par toutes ſortes d'épreuves, quelques rudes qu'elles ſoient. Nous voilà volontaires ſur la *Santa Madona*, confondus avec toute ſorte de gens que l'eſpoir du butin avoit réunis. A les entendre, ils alloient nettoyer la Méditerranée & l'Océan; pas un vaiſſeau Anglois n'oſeroit les approcher; voir un ennemi & s'en emparer, n'étoit pour eux qu'une même choſe.

Nous partîmes, avec la conviction apparente que les braves que nous avions pour compagnons alloient faire des merveilles. Notre Capitaine, auſſi arrogant que les coupe-jarrets qui formoient ſon équipage, ne prétendoit rien moins que de manger ſur le gril le foie des nombreux priſonniers qu'il alloit faire. Le troiſième jour de notre croiſière, nous apperçûmes un bâti-

ment Anglois qui venoit ſur nous à toutes voiles: nos valeureux camarades, qui menaçoient de loin toute l'Angleterre, demandèrent à grands cris de rentrer dans le port; mais on ne leur en donna pas le tems; nous fûmes abordés, pris, & conduits à Gibraltar.

Cette place, ſur le point d'être attaquée par terre & par mer, avoit, à la tête d'une forte garniſon, un Général vieilli dans le ſervice, dont la bravoure & l'expérience raſſuroient la Cour de Londres ſur les tentatives de l'armée combinée de la France & de l'Eſpagne. Il eût été imprudent, dans la poſition où il ſe trouvoit, de ſe charger d'un grand nombre de bouches inutiles; auſſi refuſa-t-il de recevoir les priſonniers qu'on lui amenoit. Le Capitaine fut obligé de ſortir avec ſa priſe, pour aller s'en débarraſſer dans tout autre lieu. Une frégate Françoiſe, détachée de l'eſcadre de

cette Nation, stationnée à *Algésire*, donna chasse au corsaire qui avoit arrêté le cours de nos exploits, & par une double capture, en nous rendant la liberté, remit dans les fers ceux qui nous en avoient fait porter.

Nous nous séparâmes de nos faux braves, dont la morgue étoit un peu rabaissée. Nous eûmes encore recours à celui qui nous avoit déjà rendu les services les plus signalés. *Dom Garcias*, ayant établi ses deux filles, m'offrit un asyle dans une terre où il s'étoit retiré, pendant qu'il iroit à Madrid, aider mon frère dans ses sollicitations qu'il nous conseilla de recommencer. Heureusement le Vice-Roi du Mexique venoit d'arriver à la Cour. Il avoit connu mon père; il pouvoit s'intéresser pour nous; sa recommandation devoit applanir les difficultés; elles furent effectivement levées aussi-tôt qu'il eut parlé en notre faveur.

Une escadre alloit mettre à la voile pour

pour convoyer quelques bâtimens destinés pour les *Philippines* : nous eûmes des commissions pour être embarqués sur un des vaisseaux du Roi ; nous partîmes après avoir fait nos remerciemens à notre protecteur. Il nous promit qu'à la fin de la campagne il nous feroit accorder des places avantageuses qui nous dédommageroient de toutes les pertes que nous avions essuyées.

Dom Garcias, avant de retourner dans ses terres, nous força de recevoir encore des preuves de son amitié pour nous mettre en état de faire nos équipages. Sa générosité ne voulut rien épargner de tout ce qui pourroit nous devenir nécessaire dans un voyage de long cours. Il se déroba à notre reconnoissance, lorsque, prêts à partir, nous voulûmes lui témoigner combien nous étions pénétrés de toutes ses bontés.

J'obtins que mon frère seroit placé

ſur le même bâtiment que moi, en qualité d'Enſeigne de la marine. L'étroite amitié qui nous uniſſoit devenûe plus forte par le malheur qui nous avoit conſtamment opprimés, nous eût rendu trop pénible une ſéparation que nous avions l'un & l'autre redoutée. La *Santa Cécilia* nous reçut à ſon bord; appliqués tout le jour pendant le trajet à nous inſtruire de ce qui avoit rapport à la marine, nous ne nous délaſſions d'une étude auſſi étrangère à l'éducation que nous avions reçûe, qu'en répandant dans le ſein l'un de l'autre nos peines & nos regrets.

Quel changement avoit apporté dans nos deſtinées le ſoufflet donné par mon frère à *Dom Ferdinand!* Peut-être fuſſions-nous devenus gendres de *Dom Garcias*; peut-être .... Il n'y falloit plus ſonger. L'eſpoir d'obtenir, à notre retour, des places plus analogues à nos goûts, en ranimant

notre courage, nous faisoit redoubler d'efforts pour être en état de remplir celle que nous occupions en attendant.

Arrivés dans les mers des Indes, un coup de vent nous sépara du reste de l'escadre que nous ne parvînmes jamais à rejoindre. Cinq jours après, nous nous réunîmes au *San Géromio*, & à la Corvette la *Siera Leona.* Nous faisions voile de conserve avec ces deux vaisseaux pour notre destination, lorsque nous apperçûmes à l'est, trois bâtimens chargés à couler bas. Nous crûmes d'abord que c'étoit une partie de notre flotte dispersée; mais loin de répondre à nos signaux, jugeant à leurs manœuvres qu'ils ne cherchoient qu'à s'éloigner, nous courûmes dessus pour nous en emparer.

Notre Commandant, persuadé qu'il alloit faire une riche prise, nous donna l'ordre de ne pas perdre de vûe la proie que le hasard lui offroit: son

vaiſſeau portant mal la voile ne ſervoit pas ſes vœux. Forcés de nous régler ſur ſa marche, nous ne pûmes jamais atteindre les bâtimens que nous pourſuivions. Un d'entr'eux couvroit avec ſoin les deux flûtes marchandes qu'il protégeoit, & rendit nulles deux à trois tentatives que nous fîmes pour le ſéparer de ſon convoi.

Quand nous vîmes les trois bâtimens que nous avions ſuivis entrer dans une rade qui nous étoit inconnûe, & le canon des batteries nous en défendre l'approche, notre Commandant voulut qu'on armât les chaloupes, & que, dans la nuit, on fût couper les cables de vos vaiſſeaux, & les faire ſortir à la remorque. Ce projet étoit hardi, mais dangereux; le conſeil de guerre s'y oppoſa, & il fut décidé de travailler à démonter vos batteries avant de faire aucune tentative.

Vous ſavez le reſte; le malheur qui nous a toujours perſécutés, en nous

faisant périr auprès d'une de vos Isles, nous a fait rencontrer dans vos États un de nos compatriotes dont la fortune est l'ouvrage de vos mains. Le cri public nomme la bienfaisance comme une de vos vertus favorites ; elle doit dicter à votre cœur magnanime ce que vous devez au soulagement de deux infortunés qui méritoient un autre sort.

Puisqu'enfin vous daignez agréer nos services & nous compter au nombre de vos sujets, nous ne travaillerons qu'à vous prouver que nous sommes dignes de la faveur que vous voulez bien nous faire. Votre Royaume sera notre nouvelle patrie ; disposez de nous. De quelque manière que vous jugiez à propos de nous employer, le zèle & la bonne volonté suppléeront à nos talens.

CHAPITRE LXXXVIII.

Châtiment public de deux Anglo-Apriliens convaincus de malversation. La Corvette le Vultur, & la Flûte le Commercial, sont lancées à l'eau.

1782.

Comme j'avois une petite frégate dont la construction étoit très-avancée, je promis à *Dom Louis* Pédrito de lui en donner le commandement. *Dom César* Pacheco reçut ma parole d'en être nommé Capitaine en second, & son frère eut le brevet de Lieutenant-Colonel du troisième régiment. Je leur assignai à tous trois des appointemens fort au-dessus de ceux qu'ils devoient espérer, en leur accordant la liberté de choisir des femmes parmi les soixante-neuf filles de l'Isle des rochers qui restoient à établir. Depuis leur arrivée,

elles avoient mené la conduite la plus louable sous la direction du Père *Moréno* que je fis Évêque *in partibus* de cette Isle, pour le récompenser des soins qu'il s'étoit donnés, en s'acquittant avec édification d'un emploi aussi difficile.

Le Major Général *Albert* Cunnigam, Ministre & Secrétaire d'État pour la partie des magasins royaux & des munitions de bouche, surprit en fraude un des Commissaires chargés par lui d'un des départemens de son ministère. Cet Anglo-Aprilien, fils d'un des matelots de l'*Industry*, avoit un frère qui faisoit le commerce avec les habitans de *Sarcosa*. Les bénéfices qu'il en retiroit parurent si prodigieux, que toute la Capitale s'étonnoit qu'il eût obtenu en très-peu d'années des avantages aussi considérables sur un article d'importation qui ne leur paroissoit pas excessivement lucratif. Ceux qui comme lui s'étoient adonnés à ce genre de trafic,

en comparant leurs gains à ceux de *Jack* Dornoch, les trouvoient si inférieurs qu'ils ne comprenoient pas d'où, par où, & comment leur voisin avoit acquis les richesses dont il jouissoit (*k*).

Par une conséquence naturelle, en introduisant dans mon Royaume les Arts de l'Europe, j'avois ouvert l'entrée aux vices si communs chez les

(*k*) Par toute la terre, ceux qui s'enrichissent en volant le Roi, quoique connus du public, ne le sont souvent pas du Gouvernement, qui d'ailleurs ferme les yeux sur certaines déprédations, plutôt que d'être contraint de les punir. Combien voit-on à Paris & à Londres d'insolens parvenus, qui nés pour occuper en livrée le derrière d'une voiture, en remplissent l'intérieur avec un faste qui fait hausser les épaules à ceux qui les rencontrent. Ah! que ne m'est-il permis d'en nommer seulement une trentaine. *Note de l'Editeur.*

peuples policés. Je voyois approcher l'époque où la bonne foi bannie du sein de mes villes feroit reléguée à la campagne parmi les laboureurs, qui conservent plus long-tems entr'eux cette heureuse simplicité des premiers âges du monde. Quoique j'eusse prévu l'inévitable effet de la corruption qui résulte nécessairement de la réunion d'un grand nombre d'individus vivans en société, & dont les caractères & les goûts varient autant que les figures; je n'avois cependant pas présumé que ses progrès dangereux eussent été aussi rapides.

Le Major-Général fut le premier à soupçonner la cause subite de l'opulence de *Jack* Dornoch; il observa les démarches & la manutention d'*Andrews* Dornoch son frère, & découvrit que le munitionnaire fournissoit au négociant une grande quantité de denrées que celui-ci faisoit passer clandestinement à *Pullosin* & à *Sarcosa*,

d'où il retiroit en échange l'or que les habitans de ces Isles lui donnoient pour la valeur de ses retours. Ce moyen de s'enrichir promptement en volant les deniers publics, étoit une prévarication inouie à *Aprilis*. Il falloit faire un exemple des coupables, pour tenir dans la crainte, ceux qui auroient eu l'envie de les imiter.

Le Ministre fit arrêter les deux frères, en donnant l'ordre à *James* Parkinson, *Conservator* de *Charles-Hire*, de faire leurs procès. Celui-ci naturellement sevère, remplissoit les fonctions de son état avec une intégrité rare; il étoit né pour être juge de paix. Les prisonniers, interrogés séparément, tergiversèrent en répondant aux questions du *Conservator*. Des preuves multipliées s'offrirent de toutes parts; on fit venir de *Sarcosa*, l'agent qui leur servoit de correspondant dans cette Isle, & après qu'on l'eut entendu, la conviction du délit fut acquise, & le juge-

ment étoit ſur le point de leur être prononcé.

Leurs parens & leurs amis, inquiets de la tournure que prenoit cette affaire, firent agir toutes leurs protections, pour obtenir de moi, qu'on ſuſpendît les pourſuites déjà commencées. *Raſilina* & le Duc de Roſter, importunés par les prières de ceux qui s'intéreſſoient aux malheureux dont on étoit prêt d'annoncer la condamnation, m'engagèrent imprudemment à leur accorder la grace qu'on ſollicitoit. Je n'étois rien moins que diſpoſé à punir; avec la plus grande indulgence pour la fragilité humaine, je ſentois trop de quelle importance ſeroit un pareil abus, s'il étoit toléré, pour n'être pas déterminé à faire violence à mon inclination, en laiſſant aller le cours de la juſtice.

La Princeſſe Royale fut ſur le point de vaincre ma fermeté. On lui avoit remis un mémoire, ſa main ſuppliante

me le préſenta, en me diſant : Ah ! Papa, vous qui êtes ſi bon, ne refuſez pas à *Betty* ce qu'elle vous demande, grace, je vous en prie. —— C'étoit ma chère *Jenny* dont je crus entendre la voix, c'étoit elle, qui me parloit par ſa bouche. Trop ému pour répondre à cette intéreſſante enfant, je la pris dans mes bras. Ma chère fille, lui dis-je après un moment de ſilence, je connoiſſois la bonté de ton cœur, tu viens de m'en donner une nouvelle preuve qui m'enchante. La ſenſibilité eſt l'apanage de ton ſexe, elle te porte à t'intéreſſer au ſort de deux hommes qui ſe ſont rendus trop coupables, pour obtenir leurs pardons; mais puiſque tu prends part à leur malheur, je donnerai des ordres pour qu'on adouciſſe la peine qu'ils ont méritée.

Après avoir refuſé *George* & *Raſtina*, je devois être ſourd à toute eſpèce de ſollicitations; & pour m'é-

pargner des repréſentations inutiles, je déclarai fermement que je verrois d'un mauvais œil, qu'on employât de nouveaux moyens pour me faire revenir de ma réſolution. Les deux frères, *Jack* & *Andrews* Dornoch, convaincus de fraude, furent condamnés à être conduits nuds à la place neuve, pour être marqués d'un fer chaud ſur la joue gauche, après avoir reçu chacun cent cinquante coups de verges, d'être attachés enſuite à la chaîne, pour aider aux travaux des chantiers, leurs biens comme mal acquis, confiſqués au profit des veuves mères de famille.

Je fis rayer de la ſentence la marque & les fers; je prononçai l'exil de l'un à *Sarcoſa* dans la ville de Linlightgow, & de l'autre à Aberdéen dans l'Iſle de *Pulloſin*. Cet adouciſſement à leur arrêt, laiſſoit ſubſiſter l'exemple qu'il étoit néceſſaire qu'on fît de ces deux Apriliens, & témoi-

gnoit les égards que j'avois pour les sollicitations qu'on avoit employées en leur faveur.

Le jour indiqué pour leur infliger la peine du fouet que portoit encore leur sentence, & dont je fis diminuer le nombre des coups, je partis de grand matin pour la Nouvelle-Écosse, d'où je ne revins, que lorsque j'appris qu'ils étoient embarqués pour le lieu que j'avois fixé à leur bannissement.

La connoissance que j'avois du caractère timide des Apriliens, me faisoit juger combien un acte de sévérité leur feroit impression. La douceur de mon gouvernement les eût enhardi à sortir des bornes du devoir, si l'impunité eût suivi la conviction d'un crime d'autant moins pardonnable, qu'une confiance aveugle dans ceux préposés pour l'administration publique, leur donnoit à tous la facilité de prévariquer dans leurs emplois, par le peu

d'attention que je portois à la révision de leurs comptes.

La *Corvette* le *Vultur* & la *Flûte* le *Commercial*, sortirent des chantiers à la fin du mois d'Avril. *Dom Louis* Pédrito fut nommé Capitaine de cette petite frégate de dix huit pièces de canon. M. *Luke* Osbrow quitta le commandement du *Brave John*, pour monter le vaisseau le *Pullosin*, dont le Capitaine passa sur la *Flûte* pour en former l'équipage.

Le Colonel *James* Springle, qui, dans trois voyages de long cours avoit pris du goût pour la Marine, laissa le service de terre, pour commander la frégate le *Brave John*. Il fut nommé Vice-Amiral de même que M. Osbrow qui m'avoit toujours servi avec autant de zèle que d'intelligence. Je fus forcé, pour completter le nombre de matelots nécessaires à l'armement de tous ces vaisseaux, de mettre beaucoup de novices sur chacun d'eux. Ils avoient

besoin de s'exercer souvent pour acquérir les connoissances qu'une plus grande habitude pouvoit seule leur donner.

Le feu prit dans sa rade au *Cutter* le *Royal George*, qu'on chauffoit après lui avoir donné un radoub. Les secours les plus prompts ne purent empêcher qu'il ne devînt la proie des flammes qui le dévorèrent, pendant que nous craignions que le vent qui souffloit grand frais de la partie de l'est, n'étendît sur les bâtimens mouillés trop près les uns des autres, l'incendie qui le consumoit. Pour réparer cette perte, je fis mettre trois autres *Cutter* en construction. En doublant le nombre de ces petits bâtimens, je facilitois les importations d'une Isle à l'autre, en les tenant continuellement en activité.

En augmentant ma Marine, je voulus avec la même proportion accroître le nombre de mes troupes. Je créai un nouveau régiment de deux ba-

taillons de huit cens hommes chacun, auquel je donnai le nom de Rofter, & dont *George* fut nommé Colonel. Pour n'être pas obligé de faire des recrues, je choifis parmi lès piqueurs les foldats qui devoient le compofer. Le troifième régiment d'infanterie qui étoit en garnifon à *Charles-Hire*, paffa à Édimbourg.

L'intéreffante & fenfible *Rafilina*, fuyoit toujours ma préfence, elle ne foupiroit qu'après la folitude. Mes inftances devenûes inutiles par fon obftination à garder le filence, me déterminèrent à ne plus l'importuner pour m'éclaircir du fujet de fes peines fécrètes. Ce n'étoit cependant ni la maladie à la mode en Europe, à laquelle on a donné le nom de vapeur, ni cette mauvaife humeur momentanée, que nous appelons bouderie, qui occafionnoient le changement qu'on avoit apperçu dans fon caractère. Elle convenoit avoir des torts, & fans s'expliquer

ſur leur nature, elle me conjuroit ſi tendrement de lui pardonner le chagrin qu'elle me faiſoit reſſentir, que je n'avois plus la force de la gronder.

Un de ces haſards qui nous ſervent ſouvent beaucoup mieux que la prévoyance la plus éclairée, me découvrit enfin le véritable motif de ſon ſilence, de ſes larmes & des tourmens qu'elle ſouffroit. Le lecteur ne tardera pas d'en apprendre la cauſe, il ne pourra s'empêcher de partager ma douleur. Le paſſage de la vie humaine eſt ſemé de quelques beaux jours, qui font oublier ceux dont le ſouvenir nous affligeroit long-temps, ſi un moment de bonheur ne faiſoit oublier des années de peine.

Fin du cinquième Volume.